

Comment s'est passé:

* Mon peut-être premier souvenir ?

Peut-être mes premiers souvenirs, en tout cas parmi les tout premiers : quand j'étais sur les genoux de ma mère et qu'elle se mettait à me laver le visage avec sa salive sur un mouchoir ; elle disant (donc je comprenais déjà très bien ses paroles) que c'était de toutes façons ce qui nettoyait le mieux, que c'est comme ça que les bêtes lavent leurs petits. Je pense que je me souviens de plusieurs occurrences de ça.

* Et puis mon premier souvenir « moral »

qui montre que les enfants acquièrent une conscience morale <u>tout seuls</u>, et bien plus tôt qu'on ne l'imagine généralement. Je ne devais pas avoir plus de 3 ans (peut-être moins !) je me souviens que j'étais dans mon landau et maman m'avait promené, et je demandais qu'on aille encore à Elincourt, le village voisin, (3 kilomètres) et elle m'avait répondu qu'il ferait bientôt soir et qu'elle était fatiguée, mais j'insistais. Alors elle a pris la route qui y menait. Puis, sans doute entre temps elle avait, après avoir fait semblant d'acquiescer, fait sans doute demi-tour, je me revois dans la maison (et effectivement il commençait à faire soir) et maman expliquait à mon père ce qui s'était passé et ce que j'avais voulu, et moi je sentais très nettement en même temps la déception, et un soulagement de n'avoir pas à supporter le remords d'avoir obligé ma mère à se fatiguer ainsi à faire une telle route.



c'était là, à cet endroit là

* Souvent quand j'étais enfant (et aussi après) je me mettais à vivre, tout seul,

en m'imaginant que quelqu'un par un pouvoir magique ou autre pouvait m'observer ; et à l'occasion en m'amusant de l'intriguer, ou en me demandant : qu'est-ce qu'il peut bien penser ? C'est à dire que, inconsciemment je sentais, quoi qu'indépendant et aimant la solitude, qu'on ne vit que par autrui, comme l'a bien analysé Jean-Paul Sartre dans son texte souvent cité sur l'amour.

* Mes cicatrices?

Il y a encore sur mon corps trois cicatrices qui datent de quand j'étais enfant, et qui restent encore visibles.

- premièrement sur le bas centre-gauche de ma lèvre supérieure une fente que je me suis faite une fois en me tapant sur le rebord de la desserte (que j'ai toujours).

- il y a à mon poignet gauche deux lignes blanches obliques (depuis plus de 50 ans ! elles sont toujours là !), je me les suis faites un jour où courant comme un dératé dans la cour vers la maison, je me suis tapé les bras en plein dans la vitre de la porte d'entrée de la véranda, la vitre a été brisée et mon poignet blessé. La porte est restée comme ça avec une planche en travers pour cacher le trou de la vitre cassée pendant plusieurs années. Et moi toute ma vie

- enfin une fois je me suis aussi en courant entaillé la cuisse droite (à l'époque les enfants allaient en culottes courtes) à un bout relevé et coupant (et rouillé) d'une des tôles qui inclinées contre le mur formaient le fond de la cour.

La fente, large et longue est encore là

* Les repas?

Ça me faisait toujours bizarre (et tout à fait exotique) quand dans les magazines familiaux ou les rubriques « éducation » (qu'étant enfant je lisais toujours avec curiosité! mais qui m'ont toujours déçues et apparues sans intérêt) je lisais les sempiternels couplets des « sociologues » et des journalistes gnan-gnan sur « le rôle fédérateur des repas » dans les familles, sur « LE moment où on est réunis », « l'heure où on se parle », drôles de familles vraiment où ils ne se trouvent ensemble qu'au moment des repas et où ils ne n'adressent la parole qu'en mangeant !! (c'est bien entendu toujours mon avis)

Nous c'était le contraire : nous étions ensemble à tout bout de champ, mais chacun mangeait à part.

Moi sur la chaise longue (utilisée comme chaise) servi par maman, papa dans la vérandah son steack-frites et sa soupe le midi, son café au lait et tartines de pain gris beurrées le soir (et le lait, acheté à la ferme – Fagoo – dans une pinte à lait comme on les faisait autrefois, qu'il faisait bouillir lui-même et oubliait régulièrement sur le feu, et il débordait, et il brûlait!), et maman aussi mangeait dans son coin près de la cuisinière.

* l'Inventaire géographique de notre table de « salle à manger » à Bailleul ? Il y avait la place (voir plus haut) où je mangeais, et devant une ex chaise-longue, en rotin, recouverte de coussins, qui n'était plus qu'un fauteuil; là on me servait mes repas et je m'y assevais pour ça, et pour boire à la bouteille mon eau de Badoit, spécialement pour moi aussi, et parfois aussi pour écouter la radio. Mais en dehors des repas c'était surtout mon père qui s'y mettait, surtout l'après-midi pour dormir, ce qu'il faisait beaucoup (c'est quand il était là aussi que je me souviens de le voir rire à gorge déployée au point de devenir tout rouge, et même que ça me faisait peur qu'il meure d'apoplexie), où alors c'était maman quand on jouait aux cartes ensemble (moi, j'étais en face, sans doute sur une caisse ?). C'est là aussi que j'étais allongé quand j'ai eu les mains brûlées, à cause de mon habitude se m'asseoir sur le feu continu en mettant mes mains sous le derrière, cette fois-là le feu était brûlant, et je n'avais pas vérifié. Ce fut terrible, je n'avais jamais encore souffert autant. Je pouvais y faire aussi des images avec les mains (vous savez les trucs comme ça : http://www.tourte.org/faire-des-ombres-avec-ses-mains-4282.html) sur le fond de la cheminée. Et donc il y avait à côté le feu continu, dans le genre de celui-ci http://www.c20fires.co.uk/im/stoves/s100/s113d.jpg et à côté du feu, en face de la chaise-longue une chaise, là il n'y avait que papa qui s'y asseyait, pour lire, des heures et des heures durant, des romans, empruntés chez Dethoor, des romans d'espionnage surtout, ou policiers, des histoires de guerre, des érotiques aussi,

quelques uns plus littéraires, dont je me souviens comme « Printemps arabe » de Benoist-Méchin, que je n'ai jamais oublié et que j'ai acheté quarante ans plus tard, « les dames à la licorne » de Barjavel, et les autres Barjavel. Et je ne m'y « mettait » si on peut dire qu'indirectement quand je venais grimper sur les épaules de papa ou sur ses genoux, pour l'embêter, car, c'est un fait psychologique connu, quand on a une espèce de pudeur ou de timidité qui vous empêche les câlins, eh bien on tape, ou on fait des farces, c'est ce qui tient lieu de câlins (mais les « victimes » ne le comprennent pas toujours, je ne sais pas s'il le comprenait).

Ensuite, face à la double porte vitrée vers le bureau, il y avait une partie affreusement entassée de je ne sais quoi, et comme il y avait un paravent plié, destiné à protéger maman des courants d'air (pas un vrai bien sûr! Un bricolé avec du carton récupéré, comme tout le reste!), on n'avait jamais bien accès à cette partie, je ne sais pas (et ne savais sans doute pas), ce qui était entassé là, puis venait le côté du buffet, là c'est où je travaillait pour l'école, une pile de livres à droite, une pile de livres à gauche et une place pour travailler au milieu avec une chaise (c'est à cette chaise-là que j'agitais mes jambes nerveusement, où que j'enlaçais mes pieds autour des pieds de la chaise), puis il y avait, un peu inconnu aussi le côté face à la véranda, et encore une partie presque inaccessible à moitié collée à la desserte (une chaise inaccessible entre-deux), et on a fait le tour. A côté de ce côté là, devant le poste de radio il y avait une chaise-longue en toile, pliante, je m'y mettais parfois en croisant les jambes replié sur moi-même et (était-ce maman ou papa? Sur ce plan ils étaient aussi capable de ça l'un que l'autre) une fois m'a lancé avec le type d'humour assez spécial (selon moi) des adultes de cette époque, ? milieu ? ou peut-être ? tous : alors tu veux que quand tu seras mort on t'enterre dans cette position-là? C'est là le plus souvent que j'écoutais la radio, juste à côté. C'est assis là que je regardais des heures durant l'atlas géographique. C'est là que j'étais quand j'étais malade, enrhumé, avec un nez qui coule terrible, ou la fièvre, et quand j'étais convalescent ça faisait un drôle d'effet, étrange et agréable : je me sentais comme dans un rêve ouaté. Maman aussi y étais souvent, et longuement, pour tricoter, crochet, broderie, repriser les chaussettes, etc. en particulier tricoter, et elle était tellement fatiquée qu'elle s'endormait, et les mailles se défaisaient et elle se réveillait en sursaut, et ça recommençait, encore et encore. Je regardais ca le cœur déchiré.

Cette table est maintenant chez moi, et on n'imaginerait pas qu'il y avait dessus un tel monde, une telle géographie, et tant, tant de choses entassées les unes sur les autres, de sorte qu'on ne les retrouvait plus, et qu'il fallait prendre son courage à deux mains pour prétendre fouiller là-dedans.

Ah; et puis aussi c'était une table à rallonge, comme on faisait à l'époque, pour servir les jours de grands repas de famille, il était prévu qu'on puisse y rajouter une pièce au milieu pour la faire plus ovale et rajouter deux couverts, et il y avait des pieds supplémentaires repliés dessous, et je passais étant enfant beaucoup de temps la tête renversée à les contempler et à promener mes doigts dessus tout en écoutant les émissions de la radio. La fameuse « chaise-longue » (la première) c'est là aussi que je lisais les revues catholiques ramenées de l'église, et les revues pour enfants « L'Intrépide-Hourra », et c'est de là que j'entendais maman et papa raconter des histoires salaces, et moi qui savait déjà ce que ça voulait dire j'avais envie de rire aussi, mais comme je savais que les enfants ne sont pas censés être au courant ni rire de ça, je faisais tout ce que je pouvait pour me retenir de rire, c'était très dur, j'essayais parfois de faire croire que c'étaient les bandes dessinées qui me faisaient rire, mais je ne sais pas si c'était crédible. C'était dans les étagères de la desserte de ce coté là (forcément le côté droit de la desserte aboutissait là) qu'il y avait les vieux livres de classe d'avant guerre, maintenant perdus, et que c'est une grave perte, car ils auraient une grande valeur historique maintenant, comme l'image du « camion » (véhicule hippomobile formé d'une plate-forme sans ridelles sur laquelle on pouvait poser des objets lourds) ou le livre qu'avait maman en primaire, et qui date d'avant 14, peut-être même d'avant 1900. Etc, et la revue catholique cherchant à prouver l'existence de dieu dans un monde scientifique, etc.

Et bien sûr au-dessus de la table la lampe électrique jamais réparée (en fait l'éclairage était encore au gaz ! mais maman n'a pas voulu ça et a fait enlever tout ce qui était au gaz), et que maman avait remplacé par un montage à elle avec une

ampoule suspendue et tenue en place par un élastique plus ou moins au-dessus de la table. Et elle ne manquait jamais de faire remarquer aux visiteurs (on en avait beaucoup, les gens vivaient beaucoup moins isolés que maintenant à cette époque, et on se rendait visite beaucoup plus facilement et plus simplement que maintenant) que c'était elle qui avait fait tout ça et tous les montages électriques, car il ne fallait pas compter sur mon père (qu'elle traitait d' « ahuri d'pomme cuite ») pour faire du bricolage (peut-être qu'en fait c'est parce qu'il avait peur des critiques de maman, qui n'était jamais contente de rien de ce qu'il faisait).



Sur cette photo, la seule trace qui reste, on voit (enfin, si on peut dire !) la desserte, les affaires dessus, le fil de la fameuse lampe bricolée, le poste de radio à gauche, les chaises longues et la table ci-dessus décrite se trouvent donc non visibles, en deçà.

* Ma chatte Caroline?

Ma chatte Caroline, que j'avais oubliée pendant tout ce temps. Elle fut une des « lumières » de mon enfance. Elle est disparue plusieurs mois après les menaces du nouveau voisin à la sale gueule, elle n'est plus revenue, et ce n'est que quelques mois plus tard qu'on a appris qu'il l'avait tuée à coups de bâton. Maintenant en la retrouvant sur les vieilles photos je me rends compte soudain (1985) à quel point je l'aimais.

Elle était si belle et câline, et tendre, et c'était le bon temps

* Ses chatons?

Quand j'étais petit à Bailleul on avait une chatte, Caroline, ma pauvre Caroline que je n'oublierai jamais, et elle avait souvent des petits chatons, je les prenais et les maniais souvent, et plus d'une fois je les laissais tomber par accident, et ils se blessaient, la colonne vertébrale par exemple, et plus d'une fois il y en a qui en sont morts

De combien de pauvre petits être j'ai ainsi causé la mort je ne sais pas. Je me souviens quand on les "soignait" après (enfin soignait, il n'était bien entendu à cette époque pas du tout question d'aller chez le vétérinaire) en espérant qu'ils guérissent (certains sont tombés <u>plusieurs fois de suite</u>) et que le petit être agonisait dans une boite près du feu continue, jusqu'à ce qu'il sombre dans la mort et le néant. Maintenant (à l'époque aussi en fait) j'ai (encore) du remords de ça et pense à eux. j'espère qu'ils vivent encore, est-ce possible ?

"J'exigeai la vie éternelle pour mon chat, la vie éternelle pour nous deux." (Nicolas Berdiaev)

* Le poirier enchanteur ?

Du temps de mon enfance dans la ville de Bailleul dans le Nord il y avait derrière chez nous un poirier magnifique, chaque printemps quand il se mettait à

fleurir c'était une splendeur blanche. C'était un poirier de rêve. (et j'y pensais aussi quand je rêvait d'une ville modelé sur la Rome antique, dont je regardais le plan, et où il y aurait de vastes jardins publics à l'emplacement des jardins de César, etc, je les imaginais ainsi inondés d'arbres couverts de fleurs blanches) Et les soirs d'été un merle s'y perchait toujours et déversait ses modulations.

Et puis les locataires de cette maison sont partis, et on été remplacés par un autre, un homme jeune et avec une sale gueule, comme je n'en avais encore jamais vu d'aussi antipathique de ma vie à l'époque. Et la première chose qu'il a fait quand il eu emménagé ce fut de se mettre à couper ce malheureux arbre.

Par la suite il s'est mis à semer des légumes dans ce jardin et un jour s'est mis à faire des menaces de mort au sujet de ma chatte Caroline qui allait y faire ses besoins. J'ai eu l'impression que le monde entier s'écroulait autour de moi, que désormais vivre deviendrait impossible, que tout bonheur était devenu impossible, qu'il n'y avait plus d'avenir, plus rien, qu'il n'y avait plus que l'oppression et la souffrance.

Il n'est resté que quelques années, après avoir fait ses ravages de mort et de barbarie.

Je ne pense pas qu'il soit encore en vie depuis le temps (50 ans environ). J'espère qu'il est crevé!

* Le jeudi sans radio et le classeur ?

Un jour à Bailleul on a changé le voltage pour passer du 110 volts au 220 volts. On nous annonça que le jour où ils feraient ça on resterait sans électricité. Or, à ma grande catastrophe c'était un jeudi! j'allais rater toutes les émissions du jeudi à la radio!!! Terrible. J'en ai griffonné des grosses inscriptions de colère sur le derrière du grand classeur à musique de mon père, je me souviens encore de où j'étais quand j'ai appris cette nouvelle catastrophique.

Jeudi était le jour où j'écoutais la radio en continu toute l'après-midi, car le jeudi toute l'après-midi n'étais qu'une longue suite d'émissions pour enfants - introduites par Michel Auriac (et Jean-Pierre Caudou à la technique ? - (il y avait l'inoubliable Marianne Oswald entre autres, etc) ça commençait après les cours de la Bourse, qui concluaient les informations, et c'était parti ! C'était un peu une image du Pays de Cocagne ou du Paradis cette après-midi.

Il y a des souvenirs comme ça dans l'enfance qui restent ancrés toute la vie, bien plus vivaces que toutes les belles choses qu'on voit dans la vie d'adulte qu'on voudrait tellement toujours se rappeler et dont le souvenir disparaît dès le lendemain pour toujours, car, d'abords, on n'a plus jamais <u>le temps</u> de se les rappeler, et ce à quoi on ne repense pas ne se conserve pas et s'oublie. Il n'y a que durant l'enfance qu'on vit, en fait. Exclusivement.

Ainsi je me souviens encore très précisément (malheureusement quelqu'un de malavisé l'a certainement jeté, car je n'ai plus ce précieux almanach Hachette pour 1897). De l'intérêt fasciné que je portait à regarder la carte des statistiques des gens tués par la foudre en France selon les départements, qui se trouvait dans un article de l'Almanach Hachette pour 1897, une précieuse et passionnante rareté, qui venait des parents de ma mère, et que je regardais souvent et longuement.

C'est en ce moment là, que j'ai vécu ma 1ère **fascination pour les statistiques**, et peut-être en particulier pour les cartes statistiques, <u>qui m'est toujours resté depuis</u>, et ce malgré le caractère macabre du sujet traité, qui je l'avoue ne me touchait pas, il a fallu que ma mère, à qui je montrais avec avidité l'intérêt des chiffres présentés, une fois me dise que « ce n'était pas gai pour s'amuser avec ça ».

* Mes rêveries « saturniennes » ?

Eh oui! je me souviens des rêveries que je faisais sur des bateaux « Saturniens » (c'était le temps où, suite à un épisode d'un feuilleton de science fiction à la radio, j'imaginais toute une civilisation sur Saturne, ça a duré des années et des années, j'en ai même inventé la langue, ils avaient six bras comme les insectes, et les dieux hindous) qui arrivaient comme des bateaux de Calicut, avec leurs voiles orange vif saumoné, et que je voyais se balancer sur les flots au son d'un air (je ne connais plus son origine) sur lequel je chantais « Ramsès Meïamoun, sès Meiyamoun, sès

Meyamoun » etc.

Plus tard, à une autre époque j'imaginais une civilisation où l'hiver les gens se déplaçaient en patins à glace sur les rivières gelées, et se battaient à coups de bâtons, et je courais dans toute la maison comme ça.

* Mon quartier rue du Musée ?

On avait comme voisine de gauche (en regardant vers la rue depuis l'intérieur de la maison) quelqu'un qui a disparu dans la nuit éternelle de l'oubli, quelqu'un dans le genre des demoiselles de Vildéneux, Mlle Thibault, une vieille riche dévote célibataire, comme il y en avait beaucoup à l'époque, surtout dans les Flandres, (et plus du tout de nos jours), qui vivait avec sa vieille servante. J'ai une fois vu son salon aux lourd meubles en faux Henri II et au tapis « persan » sous la table. Parfois quand on faisait trop de bruit elle tapait dans le mur, alors on tapaient à notre tour dans le mur plus fort! Elle souffrait de maux de tête terribles paraît-il. Elle a légué sa maison au diocèse et est morte à l'hospice, vers 1970. Tous les matins on entendait le bruit que faisaient ses volets roulants qu'ouvrait et fermait à heures fixes sa servante.

C'est à cette époque déjà que j'ai entendu parler de l'Espéranto. On disait (à la radio, toujours) qu'inévitablement il finirait par ne plus y avoir qu'une langue sur terre, et que la seule chose que les peuples d'Asie pouvaient essayer de faire c'étaient de se créer leur propre langue internationale, pour ne pas avoir la même que les occidentaux. Compréhensiblement ces perspectives me <u>dégouttaient</u>, j'étais <u>farouchement contre toute disparition de la diversité</u>, surtout celle des peuples extraeuropéens menacés par l'impérialisme niveleur (j'avais encore partout sur les atlas la carte du monde répartie entre les grands empire coloniaux) de l'Europe, et par l'affreux modernisme-tueur-de-nature-et-de-traditions.

Papa, maman! tu te souviens de la terre qu'on allait voler (au Cercle)? ça c'était vivre!

Il n'y avait pas de trottoir le long du square Saint-Vaast. Les rues étaient pavées, et l'herbe y poussait au printemps. Bref, le monde était plus moderne, plus humain (et plus humaniste) et plus équipé que maintenant.

A l'époque il y avait partout des trains, des cars, des hôtels, un service postal sérieux, des églises, des annuaires du téléphone, la radio, la liberté, le respect des gens, la sécurité de l'emploi, et la convivialité; Et des chiens qui aboient dans la nuit.. Et l'Angélus.

(les affirmations apparemment paradoxales sont voulues!)

* Kerl, le camionneur ?

Il distribuait au porte à porte les colis arrivés en gare de Bailleul. Quand nous étions dépositaires des Galeries Lafayette, il venait apporter les sacs. J'entendais le teuf-teuf de son camion à l'arrêt. Il avait environ 50 ans, pas marié, et vivait avec sa mère. Il est mort avant elle ; heureusement; enfin pas pour elle.

Un jour je les ai vus rue de la Gare devant chez eux. Il était si content de la retrouver qu'il l'a prise dans ses bras, soulevée de terre et fait un tour avec. Il est mort....

* Maman?

Née le14 juillet 1907. combien de fois quand elle donnait sa date de naissance on entendait les gens s'exclamer « vous êtes une patriote! » Pour un lien à des photos copier cette adresse dans un navigateur : http://www.ipernity.com/tag/r.-platteau/keyword/326212

on parlait souvent de ses cheveux noirs et fins, son nez busqué, et on se demandait si il n'y avait pas la trace d'un ancêtre espagnol du temps de l'occupation du Cambrésis

au XVIIè siècle. (et avec son noeud de ruban rouge dans les cheveux ça fait penser à ce tableau peint en 1907 par Romero de Torres

http://fr.wahooart.com/A55A04/w.nsf/O/BRUE-8BWTX2/\$File/JULIO-ROMERO-DE-TORRES-NUESTRA-SEÑORA-DE-ANDALUCÍA.JPG

Elle aimait aller sous la pluie battante, cueillir et manger du cassis avec une tartine beurrée à même le jardin, la neige blanche, peindre, les câlins, les baisers, les chats, les nounours, les dragons. Et bien sûr jouer aux cartes, faire du crochet. D'une fantaisie débridée, elle m'avait dit une fois « plus tard tu diras – ma maman elle était bébête » mais je ne m'en souviens plus, ni de sa merveilleuse tendresse...

Elle était extrêmement liante avec les gens (don qui m'a toujours manqué), même parfois trop, plus d'une fois en sa compagnie j'avais envie de me cacher dans un trou de souris.

Maman était tellement fatiguée qu'elle s'endormait en tricotant ou faisant du crochet, et toutes ses mailles se défaisaient, et quand sa tête penchait et tombait en avant ça la réveillait en sursaut, et ainsi de suite.

Tous ses travaux de broderies!

Elle avait un goût prononcé, et un don, pour la peinture, et n'ayant eu aucune formation, sans calculer ni y mettre d'application comme moi, dont les résultats étaient si maladroits malgré les efforts ! (ou à cause ?), elle parvenait à de bien meilleurs résultats, sans inhibitions elle improvisait des couleurs de son cru et c'était harmonieux ; elle aurait plu aux profs des écoles de maintenant. Mais de son temps ça n'existait pas. Si elle avait pu faire des études ? Mais de son temps et son milieu c'était exclu.

Tout ça a été jeté par papa après ; je n'ai presque plus rien.

* Le CNTE?

De 6 ans (ce n'était pas encore la mode d'enfermer les mômes dès deux ans à la maternelle à l'époque; la maternelle ça fait de la main-d'œuvre supplémentaire pour la capitalisme et surtout un prétexte pour baisser les salaires et rendre obligatoire deux revenus par ménage!) jusqu'au baccalauréat, je ne suis pas une seule fois allé en classe (si, 1/2 journée!).

J'ai étudié uniquement par correspondance (le CNTE).

Ma mère a tout le temps prétendu que c'était pour des raisons de santé, je ne suis pas sûr que c'était vraiment justifié, mais ce que je sais, c'est que ça m'arrangeait! Le carcan de la vie d'écolier ne me tentait pas du tout. J'ai donc fait toute ma scolarité ainsi. Avec un zèle variable selon les années et les matières, mais ça ce sont des choses qui seraient arrivées aussi bien à l'école.

Ça m'a permis d'échapper à la jungle des cours d'école, mais surtout à me consacrer, à peu près tant que je voulais, (à part quelques engueulades quand les devoirs risquaient de n'être pas prêts à temps pour l'envoi hebdomadaire) à mes activités favorites : rêver, imaginer, lire (y compris le "Larousse du XXème siècle" en 6 volumes de mon père) et écouter la radio du matin jusqu'au soir, - y compris les pièces de théâtre « pas faites pour de jeunes oreilles » ! - (à l'époque la radio n'avait RIEN, mais alors rien à voir avec celle d'aujourd'hui; ses programmes étaient infiniment plus riches et infiniment plus variés que ceux de maintenant; on pouvait s'y constituer toute une culture, plus le rêve, le divertissement, etc. Et c'est pourquoi, contrairement aux élèves de maintenant, "Ondine", "Amphitryon 38", "Topaze", "La mouette", "Volpone", les poèmes de Jean Tardieu, etc, je connais!!)

On aurait pu craindre du côté socialisation, et moi-même en secret, je craignais. Mais l'expérience a tranché : Quand est venu le moment de me présenter aux épreuves du baccalauréat, j'y suis allé tranquille, les mains dans les poches, et à l'oral sans aucune timidité devant l'examinateur; j'avais mûri tout seul. J'ai été reçu. Avec la mention "Bien".

Tout le monde merveilleux de l'enfance que je me suis créé m'aurait échappé autrement, et toute la découverte de l'actualité, de l'histoire, de la culture et du monde des adultes aussi comme j'ai dit. Et surtout, quand je pense à tous ceux qui "échouent", mal-notés, mal-jugés, "paresseux", éjectés ou orientés vers des dépotoirs scolaires, ceux qui sont devenus des révoltés, ou dont la personnalité a été perturbée ou étouffée par la "caserne" scolaire, et dont le cursus aura été un gâchis, une épreuve, d'où souvent ils ne se seront sortis que la vie brisée, et qui n'auraient pas tournés comme ça si ils avaient fait comme moi, ou plutôt, si leurs parents avaient fait comme les miens !

* La radio des années50 et 60 ?

à l'époque la radio n'avait RIEN, mais alors rien à voir avec celle d'aujourd'hui; ses programmes étaient infiniment plus riches et infiniment plus variés que ceux de maintenant; malgré (non, à cause en fait ! Ceux qui connaissent bien la société capitaliste actuelle comprennent très bien ça maintenant, hein ?!) que c'était une radio d'Etat, il y régnait une liberté qui serait tout à fait inconcevable même sur une télé aujourd'hui. On y produisait des émissions culturelles d'une originalité que personne, personne, de nos jours n'oserait, elles seraient aussitôt sanctionnées comme non rentables pour les publicitaires. Par exemple cette émission qui sur un quart d'heure était constituée uniquement de poèmes lus à la suite : « Le clos joli » dont l'indicatif m'enchantait tellement, tellement ! Et que je me chantais des heures durant. Ce n'est que des décennies plus tard que j'ai appris qu'il s'agissait de la musique du film « Jeux Interdits », que bien sûr je n'avais jamais vu; nous n'allions jamais au cinéma.

Et puis la série d'émissions qui passait en revue successivement le symbolisme de chaque arcane majeure du tarot !

« Analyse spectrale de l'Occident ». Et la série d'émissions de Le Lionnais sur la Chine. Les cours universitaires radiodiffusés. Les cours d'arabe, de russe, de français pour étrangers où on lisait Candide de Voltaire!

On pouvait s'y constituer toute une culture, plus le rêve, le divertissement, etc. Et c'est pourquoi, contrairement aux élèves de maintenant, "Ondine", "Amphitryon 38", "Topaze", "La mouette", « Volpone », « Caligula » de Camus, les poèmes de Jean Tardieu, etc, je connais!!

Qui se souvient des voix qui on enchanté la radio du temps où il y avait une radio, c'est à dire des années 50 et 60 ? Jean Nocher, <u>Marianne Oswald</u>, <u>Stéphane Pizzella</u>, Béatrix Dussane, André Castelot, Roger Bourgeon, etc. <u>Quelques souvenirs des émissions magiques de cette époque ici</u>.

Et les radio-crochets avec Zappy Max (Il est mort...;). Les chansons de Dalida à la radio. Les cha-cha-cha burlesques. Mireille. La Marseillaise tous les soirs à minuit à la fin des émissions.

Et les concours qu'on faisait, où il fallait classer les chansons dans le même ordre de préférence que le résultat global. (On n'a jamais gagné je crois)

« Quitte ou double », « Le rêve de votre vie », (et les publicités pour Bourgeois et Kléber-Colombes) « Accusé levez-vous ! », « Je voudrais bien savoir », et l'après-midi du jeudi entièrement consacrée à des émissions enfantines. Michel Auriac, Marianne Oswald. Stéphane Pizella, « Au-delà des mers » et Bachir Touré, le seul comédien noir à cette époque ! encore coloniale. Les émissions en langue kabyle qu'on écoutait tous les soirs. Et les émissions polonaises de Radio-Lille. « Mouvi Paris nafari gochni Lille » (je ne garanti pas l'orthographe !) Et Simons. Et les messages aux familles des militaires en Algérie. On ne savait pas ce qui se passait réellement à l'époque.

Et les chansonniers, j'en raffolais.

^{*} Les opérettes à la radio ?

Bien sûr parmi ces émissions il y avait, régulièrement des retransmissions d'opérettes. J'aimais beaucoup.

Et « Nous avons fait un bon voyage », et « C'est la valise diplomatique, que l'on n'ouvre qu'en tremblant, oui qu'en tremblant »

La belle Hélène "dis moi Venus/Quel plaisir trouves tu/A faire ainsi cascader, cascader, cascader/ La vertu ?" l'entrée des rois "C'est moi l'é/poux de la reine/ poux de la reine/ le roi Ménélas/ le roi ménélas !") http://www.youtube.com/watch?v=3zdVGKw3CgE&feature=related

Que je paraphrasais (en remplaçant Agamemnon par les Beatles, Achille par Johnny Halliday et Ménélas par De Gaulle « l'époux de Marianne poux de Marianne, le grand général, le grand général ») et chantais à tue-tête.

Et puisqu'on parle de paraphrase :

La Chanson de Fortunio:

(Kiam mi estis infano mi plurfoje aŭdis tiun kanzonon ĉe radio en kadro de iu Opereto, kiu estis verkita inspire de ties famo, kaj ofte mi estis kantita ĝin (kaj aliajn) laŭbontrove paŝante en la ĉambroj de la domo. Iufoje komence de la jaroj 60-aj (19--!) Ĥrutĉef anoncis, ke Sovetio ekposedis novan super-kernbombon, ege pli potenca ol ĉiuj antaŭaj, sed ne volis doni pli da klarigojn ; tiam mi imagis parafraze, laŭ maniero de la francaj « Chansonniers » -kiujn mi regule aŭskultis, ankaŭ – ke li povus kanti sur tiu ario (!) :

« Si vous voulez que je vous dise

Quelle est ma bombe

Je ne saurai pour un empire

Vous la décrire.

Nous allons chanter à la ronde

Si vous voulez

Qu'elle détruirait en une seconde

Le monde entier »)

Et puis "<u>Les Brigands</u>", le fameux choeur chanté à mi-voix: "J'entend un bruit de bot'-tes de bot'-tes de bot'-tes de bot'-tes

Ce sont les Cara'-biniers

Ce sont les cara'-biniers

Ce sont les bott'- es les bott'-es les bott'-es

Les bott-es des cara'-biniers!

des carabiniers!"

n'a cessé d'être un de mes airs favoris, un de ces airs qui, comme dirait Georges Pompidou (en parlant de vers), "me hantent"

* Tout ce que maman avait, des heures durant, raconté sur son enfance ?

Le four à pain qu'il y avait à l'origine dans la maison 18, rue d'Hordain, où ils faisaient leur pain eux-même pour la semaine, et avec le restant de pâte une « flamique à z'oignons ». L'éclairage dans les campagnes avant que l'électricité ne soit installée, les lampes à pétrole, les guinquets, les saucissons et les pains de sucre candi pendus au plafond, et dont on cassait de petits morceaux pour mettre dans le café, (ca c'était avant 14) les coups de casquette de son père (une fois passé la toute petite enfance, où ils avaient le droit de tout! les enfants étaient dressés à la dure). Le tennis sport de riches, le scandale devant les premières jupes « courtes » (au genou) etc. Les <u>bals qu'elle aimait tant</u>, et la polka, qu'elle m'avait appris à danser. Les jars méchants qui courraient pour vous mordre les mollets et qu'elle saisissait par le cou et faisait tournoyer pour s'en défendre. Les zizanies, rancunes, et autres démêlés dans sa famille (ce n'était pas la joie!) Sa sœur Julie morte en couches, d'hémorragie (c'est pourquoi elle-même 15 ans plus tard est allé à la maternité, à Cambrai, et avec raison, car elle aussi a eu une hémorragie, le chirurgien qui a dit « elle n'a pas de pouls cette petite dame » et on lui a fait une pigûre de Solucamphre), la phlébite et la mort de son père en 41, celle de sa mère en 46

(<u>qu'elle appelait encore dans son sommeil</u> à près de 70 ans) l'occupation par les soldats allemands en 14, et en 40. Les « pikinini chinois » en 18, et les prisonniers russes se nourrissant de trognons de betterave en 40. L'évacuation à Binche en 1918, et la grippe espagnole.

En 1971 (?) Le vieil Auguste Wargniez, si frèle, si vieux, et sa femme Reine. A Malincourt leur maison sur la place, et son beau « jardin de curé ». Maintenant la maison est mise à louer, en langue anglaise !... pour des touristes !....

* Les choses disparues ?

Les dernières batteuses, que je voyais passer dans la rue à Bailleul, et les derniers chevaux de trait, de race flamande, si gros et grands. Et la baladeuse à bras dont papa se servait pour aller monter des chapelles mortuaires chez les gens. La dernière pompe à eau publique dans la rue du Musée, supprimée après 1954 (?)

C'était il y a très longtemps, quand on a enlevé dans la Rue du Musée les dernières pompes de rue : Car il y avait jusqu'alors dans les rues des villes et villages des pompes à eau <u>publiques</u> et <u>gratuites</u> (Mon Dieu! comme la conception de la civilisation et des choses publiques ont changées depuis! quel contraste! non pas le contraste de progrès technique, mais au contraire le contraste entre une civilisation (autrefois) et la barbarie, entre une <u>société</u>, une urbanité, et la force j'm'en-foutiste et rapace, et totalitaire, des féodalités capitalistes de maintenant) Elles étaient rouges ; et comme beaucoup n'avaient pas l'eau chez eux (nous si : celle de la citerne à eau de pluie, avec une pompe, on était plus rationnel et écologique que maintenant!) ils sortaient et allaient la prendre à la pompe.

Les éboueurs, vers 1960, à l'époque pas de poubelles standard, ni de benne étudiée pour, simplement un camion où les éboueurs piétinaient dans les ordures en y vidant, à la force du poignet les récipients de fortune qui servaient de poubelle. (Maintenant c'est l'excès contraire; je ne sais pas où ça va nous mener ce caporalisme et ce totalitarisme hygiéniste qui commence à étendre sa chape de plomb sur la société (1998, et après ...)

* La nuit dans les années 60 ?

Autrefois (il n'y a pas longtemps, dans les années 60) les nuits étaient calmes et silencieuses. Les voitures y étaient rares et on commençait à les entendre venir longtemps à l'avance. Des chiens aboyaient au loin dans la campagne, souvent toute la nuit - Et c'était bien ça le son le plus métaphysique de la nuit, comme dans Apollinaire, mais dans Apollinaire ce sont des chats - Les ouvriers - car il y en avait encore (40% de la population française), on ne les avait pas encore transformés en chômeurs précaires votant pour Sarkoszy! - allaient travailler, c'est bien connu, très tôt, et on entendait leur mobylette (bien sûr pas des voitures! ils n'auraient jamais eu les moyens!) vrombir comme un moustique, à des 5 heures du matin.

Et puis plus tard venait le matin, ses hirondelles, son angélus dans la nuit, son camion de chez Lamérand attendant de partir pour la livraison de bière.

* Mon père ?

C'était un vrai père pélican.

dans les dernières années, il a finit par toucher près de 10 000 francs par mois en pensions diverses! Plus qu'il n'en avait jamais gagné durant sa vie.

D'ailleurs il ne s'en servait pas. Il continuait à vivre aussi chichement qu'il l'avait toujours fait (et la cravate neuve que je lui avais offerte il ne l'a jamais mise), je crois qu'il n'aurait pas pu vivre autrement. Et c'est pour ça que, non seulement il a pu m'acheter <u>une maison</u>, comptant, en janvier 1982 (avec seulement 1 ou 2 millions venant de mes propres économies), mais qu'après, avec l'argent qu'il a encore laissé à sa mort j'ai pu encore (+ un peu de mes économies) acheter la moitié d'une deuxième! (pour y déménager avec Denise) – et le prêt j'ai pu le racheter en 1995

avec la vente, finalement, de la maison de maman; (maintenant, en même temps que la retraite, le seul parent qui me restait, mon parrain, mon oncle, est mort et j'hérite de lui 250.000 euros! Bref ne n'aurai finalement été qu'un vautour vivant du cadavre des autres).

Lui <u>qui n'a jamais possédé de maison de toute sa vie</u> (et qui aurait tant aimé en avoir, d'autant plus qu'il se voyait comme un "assimilable à la bourgeoisie", en tant qu'agriculteur, selon les idées des années 30) et qui a vécu et est mort finalement toute sa vie comme un pauvre diable

et presque sans bonheur domestique

Et encore! J'ai retrouvé 4 liasses de 20 billets de 100 francs (8000 francs, de 1984!) qu'il avait mis de côté en attendant de les déposer à la caisse d'Epargne. Je n'ai pas eu le coeur de les dépenser ni de m'en servir. J'aurais eu l'impression d'un sacrilège, de jeter ses chères mains dans le feu, d'être un vautour avide détruisant cyniquement un poignant souvenir. Ils sont encore là, inutilisables et ayant perdu toute valeur. S'il le savait il en serait malade!!

Il faisait des mots-croisés, avec des dictionnaires et beaucoup de patience, il lisait des romans policiers et d'espionnage à la chaîne, il se masturbait tout seul dans son lit, puisqu'il a vécu, comme moi, très frustré, il sortait le soir pour fumer son petit cigare, en claudiquant légèrement; je crois qu'il savait lui-aussi (écrit en 1995 ... même ça ça a une fin à la longue) être heureux avec des petits bonheurs et des échappatoires même dans le malheur.

Quand il était jeune il a du s'intéresser à tout, car il s'était alors abonné à « Science et Vie » et « Sciences et Voyages », dont, déjà « nunuche » et méthodique, il avait réalisé un index thématique, de son écriture soignée et formaliste de clerc de notaire. Il avait acheté le « Larousse encyclopédique du XXème siècle » en 6 volumes (paru en 1928-1933). Et il s'était passionné pour le Congo Belge où il a rêvé de s'installer. Il était donc à l'époque capable d'enthousiasme et de rêves ; ça ne lui est pas resté. Avec moi il aimait jouer aux cartes. Ils jouaient à deux aussi, et se chamaillaient en riant ; ils ont eu guand-même, aussi des moments de complicité.

Il dormait beaucoup le jour, et avait souvent mal à la tête, lui aussi.

Quand il était plus jeune il jouait plus de piano, et son air favori était la brillante et difficile « Polonaise militaire » de Chopin. Plus les années passaient, plus il se contentait de ce que nécessitait son travail (la préparation de son travail) à l'église, ou alors il jouait de l'orgue ; je me souviens de la toccata et fugue en ré mineur de Bach qu'il jouait une après midi qu'on était entrés dans l'église (les églises étaient ouvertes alors ! elle n'étaient pas fermées à double-tour comme autrefois en URSS et maintenant en France!) et à l'intérieur cette toccata résonnait: mon père était à l'orgue et la jouait (sans doute pour le plaisir, c'était en dehors des heures de messe et il n'y avait pas un chat dans l'église).

(il en a composé une http://www.ipernity.com/doc/r.platteau/album/40507 que j'ai retrouvée dans ses papiers, après ...)

Il avait le même sourire naïf que mon chien colley, et sur certaines photos le même air de chien battu.

Il paraît qu'il s'est toujours senti très seul (il me l'a dit une fois, une seule, dans une lettre ...) et qu'il a été privé d'affection toute sa vie, en particulier que son père ne l'aimait pas et ne le comprenait pas, et qu'il en a beaucoup souffert. (avec son mariage ça ne s'est pas arrangé!)

Il serait si intéressant d'essayer de parler avec lui maintenant, ne fusse que de musique...

Quand il se mettait en colère il bafouillait (et moi, avec la cruauté inconsciente des enfants, je me moquais de lui)

Dans ses dernières années ses cheveux devenus argentés un peu longs et ondulés, ça lui donnait un air « musicien », chef d'orchestre ; il était beau ainsi, mais à partir de 1983 il a commencé à être creusé et le visage flétri et fatigué.

Il a toujours eu des idées très conservatrices qu'il a acquises dans sa jeunesse dans son milieu flamand « catho » et conservateur⁽¹⁾ ; il a flirté avec les fascisants du P.S.F. (Colonel de la Roque)

(⁽¹⁾ même s'il a évolué avec le temps et était plus compréhensif et ouvert en

vieillissant)

et, bien sûr il partageait les préjugés racistes de sa génération, il s'est même une fois couvert de ridicule (sans s'en rendre compte!) auprès d'un couple de futurs mariés, en évoquant la vogue du jazz, cette musique de noirs donc « de sauvages ».

Je regardais ses mains voler sur le clavier ; et ses moignons de doigts coupés (à 16 ans en visitant une filature, à Mouscron avec ses camarades, j'ai encore les lettres de la compagnie d'assurance à l'époque, il avait depuis continuement perçu une pension) Il avait des cuisses énormes, de gros bras puissants ; à l'hopital j'avais pour le réconforter joué au « bras-de-fer » avec son bras valide, et il avait encore gagné.

Ils se sont connus en 1946⁽³⁾, maman (ou lui,) avait passé une annonce sur La Voix du Nord (la vieille Wargniez est morte entre temps le 10 octobre 46, 20 ans après maman en était encore traumatisée, et pourtant il paraît qu'elle (sa mère) ne l'aimait pas et était un vieux chameau). Quand ils se sont rencontrés la première fois, à table dans un café papa a un moment pouffé de rire ⁽²⁾ craché ce qu'il buvait à la figure de maman. Il l'a emmené voir une représentation de l'opéra « Louise » à Saint-Amand les Eaux. Ils se sont mariés en avril 1947. Je suis né en 49. Il paraît que la première fois qu'elle est venue chez les Platteau à Millonfosse, ils se sont arrangés pour vérifier si elle savait traire les vaches! + refus d'un verre d'eau, et toutes sortes de choses sordides comme ça. Dès ce moment elle a commencé à les prendre en grippe. Et il paraît que les Platteau se disputaient en flamand en se poursuivant à travers la maison.

(2) C'est vrai que lorsque il était pris de fou-rire il ne pouvait plus s'arrêter, et devenait tout rouge, même que j'avais toujours peur qu'il n'aie une crise d'apoplexie!



(photo: à 73 ans)

Une fois j'ai essayé de voir ce qu'on dit sur ceux qui portent le prénom «Albert» (et pourtant je ne crois pas à la possibilité d'une telle influence : ça n'a abolument aucune base ni vraisemblance scientifique, de la foutaise), et bien le résultat était très ressemblant :

Qui sont ils? Réservés, méfiants et prudents, les Albert ne sont pas très à l'aise dans les rapports humains. Derrière leur abord froid et distant, se cache une sensibilité douloureuse car difficile à exprimer, aussi gagnent-ils à être connus... Ils ont peu confiance en eŭ-mêmes et sont des inquiets, doutant sans cesse, en proie au scepticisme, voire au pessimisme. Peu instinctifs, ces hommes préfèrent s'appuyer sur les démarches sensées de leur jugement (ils sont souvent intellectuels ou cérébraŭ) et croient davantage en leurs efforts personnels, leur capacité de travail, leur discipline, qu'en la chance pure. Ils ont des principes, une moralité un peu stricte, des scrupules plus ou moins étouffants. Ils manquent souvent de souplesse et d'adaptabilité et tendent à être obstinés. Ils détestent ce qui est artificiel ou léger et, en hommes stables, recherchent la sécurité, notamment sur un plan financier, d'où une nette tendance à l'économie. Ils avancent lentement mais sûrement et ne sont pas ennemis d'une certaine routine, la fantaisie leur faisant parfois défaut.

Écologistes dans l'âme, ils sont <u>proches de la nature</u>, ont également <u>horreur du bruit, de la foule</u>, et recherchent un certain isolement. Ils sont tout à fait <u>favorables au dicton : « Pour vivre heureux, vivons cachés. » Plutôt cartésiens</u>, leur esprit est rationnel et analytique : ils ont le sens des détails et une lucidité à toute épreuve <u>car ils aiment garder la tête froide</u>. Pourtant, les **Albert** peuvent parfois être tentés par l'irrationnel, la spiritualité et le monde de l'étrange... Il est vrai qu'ils donnent souvent l'impression d'être des personnages quelque peu énigmatiques. Enfants, ils sont vulnérables car facilement inquiets et complexés. Aussi <u>auront-ils besoin de sécurité et d'encouragements</u>. Il ne faut jamais les brusquer : ce sont des hypernerveux <u>dont le rythme est lent</u>. Ils <u>préféreront jouer derrière leur ordinateur</u> (dans les années 60 il n'y avait pas d'ordinateurs, mais il y avait des championnats de mots-croisés) plutôt que de participer à un match de foot, appréciant plus les jeŭ solitaires que collectifs. Seront à encourager : la sociabilité et la communication.

les Albert apprécient la tranquillité, la paix et la douce sécurité de leur foyer. Ils recherchent la perfection en tout, d'où un excès d'ordre et une certaine maniaquerie. Ils sont aussi sensibles à l'esthétique et à la beauté, et inclinent vers un certain raffinement. La vie affective est importante ainsi que la création d'un havre de paix, et ils seront prêts à donner beaucoup d'eux-mêmes pour que l'harmonie règne. Néanmoins, ce ne sera pas toujours simple, car la recherche de la perle rare ne sera pas toujours couronnée de succès, d'où certaines désillusions. Pourtant, ce sont des hommes bons, tranquilles, serviables qui n'hésitent pas à partager les tâches ménagères.

Que font-ils?

Ils reprendront souvent une <u>activité familiale</u> (commerce, restauration, agriculture...). Sinon, ils seront attirés par les professions à caractère esthétique, <u>artistique</u> (ébénisterie, architecture, décoration, antiquités, commerce d'art...), ou en rapport avec la mode, celles en rapport avec la justice ou la médecine, celles en rapport <u>avec la nature</u>, les animaux, les sciences exactes, enfin, celles liées à la <u>comptabilité, la gestion</u>, la banque, le <u>notariat</u>, l'administration.

c'est quand-même assez ressemblant. On dirait qu'ils l'ont vu vivre!

* La première fois ?

que, enfant, j'ai pleuré dans mon lit de douleur et de chagrin de savoir que je n'étais venu au monde que pour mourir. À quel age ? Je ne sais plus, 10 ans ? peut-être 9. Bien sûr ce n'était qu'un début, le désespoir et l'épouvante par la suite devinrent bien évidemment beaucoup plus grands encore, ce n'était plus des pleurs.

* Les artifices ?

Quand j'étais petit, l'horreur du néant, l'épouvante de la mort, me pressait tellement par moment que je m'efforçais de compter : un, deux, trois, etc, le plus vite possible et sans arrêt pour essayer de ne pas penser.

* Dans mon enfance à Bailleul, quand je me faisais déjà du soucis de l'inacceptable condition humaine, je me souviens avoir entendu à la radio, avec quelque plaisir, et espoir (« ce serait une solution ! une possible porte de salut !) - mais, en fait n'y croyant hélas pas vraiment - parler de l'attitude de certains face à la mort de penser qu'en fait *la vie est un rêve*, et on va se réveiller, peut-être dans un monde, réel lui, où il n'y aurait <u>pas</u> de mort. Je me suis souvent souvenu de cette émission et évoqué cette idée (hélas ! que n'est-elle vraie !)

* le trajet d'un soir à Bailleul en descendant la rue du Musée trempée de pluie ?

que m'a rappelé une photo (qui ne visait pas à ça, encore un de ces humains qui « vivent comme s'ils ne savaient pas » - A. camus) http://capmetz57.over-blog.com/article-senryu-le-vide--40161738.html un texte et une photo qui expriment très bien ça, qui rappellent un fait fondamental que les gens « oublient » trop souvent

(non, je ne crois pas qu'ils l'oublient mais n'osent pas en parler, c'est tellement fondamental, je me suis toujours demandé, comme Albert Camus, comment, mais comment les gens font pour vivre "comme s'ils ne savaient pas" !). en effet le savoir de la vanité totale de toute choses la présence obsédante de la mort qui va, qui a donc déjà, renvoyer tout ça au néant éternel, glace toute ambiance, même si certaines justement comme une rue, la nuit glacée de solitude et de pluie (j'ai d'ailleurs un souvenir personnel très précis dans ce sens, quand j'avais peut-être 11 ans) nous le rappelle tout à coup



ça me rappelle (sauf que bien sûr rue du Musée il n'y avait pas de vitrines ni de déco) ce soir quand j'avais peut-être 11 ans et que j'allais avec maman en bas de la rue du Musée pour regarder la télévision chez les Decool (c'était un reportage sur les loutres de mer à la frontière des USA et de l'URSS) dans le noir et sous la chaussée luisante de pluie, le cœur et l'âme tous meurtris et étranges de cette épouvantable conscience de la mort éternelle et fin de tout. C'était tout à fait ça.

* Mes résultats au baccalauréat ?

J'avais estimé que je serais sans doute reçu. On est allé voir les résultats affichés devant je crois le lycée de Marcq-en-Barœul. Je regarde dans les reçus avec mention « assez bien » je n'y suis pas. Déçu, je regarde alors dans ceux reçus sans mention, je n'y suis pas. Je commence à être désolé, parmi ceux autorisés à passer la session de rattrapage non plus. Et alors ma mère s'exclame « tu es là! » j'étais dans ceux qui étaient reçus avec mention « Bien » !

Hélas ça m'a pas avancé!

* L'Américano?

Toujours, je me souviendrai de ces deux personnes, ce couple, qui descendaient je crois (ou bien ils montaient ?), dans l'autocar – à cette époque là il y avait encore des lignes d'autocars, la France existait encore, et était encore un pays, équipé, sociable et avec une épaisseur, ce n'était pas encore le désert du SarkoLand libéral-fasciste - un matin, ou était-ce le soir ? il faisait crépuscule en tous cas, quelque part dans la campagne entre Lille et Armentières je crois. C'étaient un homme et une femme, tout à fait « peuple » ces gens, et l'homme proposait à la femme « ils ont des *Americanos*, tu ne veux pas prendre un Américano ? c'est bon un *Américano*! » Et la femme l'air tragique lui disait à peu près que c'était cher, et qu'il ne devait pas jeter par les fenêtre le peu d'argent qu'ils avaient comme ça.

Je ne sais pas s'ils ont pris *l'américano*.

C'était en ? 1973, 74 peut-être, à l'heure qu'il est ils sont certainement morts (ils

n'étaient déjà plus tout jeunes). Écoutez : ils sont certainement morts à l'heure qu'il est

Et ces deux là je ne les oublierai jamais - à quoi ça tient ! - jusqu'à mon dernier jour (une si passagère « rencontre », un si infime souvenir !) ; ils étaient si touchants, tragiques (oui, tragiques, c'est tragique la vie souvent même avant de finir), korŝiraj, les deux, la femme parce qu'elle était catastrophée par l'irresponsabilité de son homme, toujours prêt à gâcher (et compromettre?) les maigres, sans doute ressources du ménage pour des luxes tels que boire un apéritif, et l'homme, parce que ce désir, cet appétit indestructible pour les petits plaisirs de la vie, surtout dans la dure vie, même si c'est « irresponsable », eh bien c'est ça la vie, sinon pourquoi naître, pourquoi être? et il n'était pas égoïste, il l'aimait bien sa moitié, raisonnable et menant sans doute une dure vie, et il ne pensait qu'au plaisir de partager une bonne chose avec elle, c'est ça aussi l'amour!

Voilà! je ne sais pas, je n'ai jamais su, et ne saurai jamais quelle fut leur vie. Mais je me souviens toujours de ce moment d'autocar.

je crois qu'il y avait maman avec moi dans l'autocar, elle aussi elle n'est « plus là ».

* Le Résumé sommaire et bâclé en vitesse de l'histoire de mes idées métaphysiques ?

Étant enfant j'ai toujours été athée, dur comme fer. Bien sûr ma maman y était pour quelque chose, farouchement anti-cléricale, entre autres à cause du mauvais exemple du curé Bodchon de Malincourt, et de plein d'autres choses encore. Mais pas seulement elle, je crois que j'ai toujours eu un esprit rigoureux et critique, et puis très tôt je me suis intéressé aux sciences, et les sciences, bien sûr nous montrent un monde où tout ça s'avère être des conneries ridicules et totalement invraisemblables. Mais en même temps, qu'est-ce que j'étais malheureux! (et le mot est faible, si quelqu'un s'avise d'y penser honnêtement et avec une vraie conscience des chose, comment ne peut-il pas hurler de peur ??? je n'ai jamais, et aujourd'hui pas plus qu'alors, compris comment les gens font ??? ils doivent être vraiment cons ! ou totalement droqués, aux sophismes, au « respect humain » etc, et surtout à la connerie, la plus puissante et la plus efficace (mais pas la moins dangereuse!) des drogues - car bien sûr l'homme ne vit pas sans drogues, quoi qu'en disent les bienpensants, et les flicards « libéral-fascistes » -). Aussi je voyais avec horreur la CRUELLE attitude de ceux qui s'échinaient à faire perdre la foi à ceux qui (par bêtise, car comment être un tant soit peu intelligent ou éduqué et pouvoir encore croire à des contes de fée pareils ?! je me souviendrai toujours de la fameuse opérette « Là-haut », avec Maurice Chevalier dans un des rôles je crois) avaient la chance d'avoir la foi. Et c'est pourquoi les régimes communistes me faisaient horreur, et la fermeture généralisée des églises (à l'époque c'était l'URSS athéiste intolérante, qui pratiquait ca, maintenant c'est en France!...) Aussi à partir d'un certain moment je me suis mis (sans y croire vraiment dans la réalité!) à chercher et à faire semblant d'exposer tous les arguments qui pourraient justifier le Christianisme et la foi en Dieu! Plus tard, j'ai découvert la **philosophie** et ça a été pendant plusieurs années une passion pour moi, (j'ai même un moment décidé de faire des études pour devenir professeur de philosophie) et j'ai passé des journées entières, des heures et des heures à réfléchir tout seul, et à me faire des conférences à moi-même sur tous les problèmes, et les doctrines qu'elle contenait. Et au cours de ces réflexions je me suis rendu compte qu'en fait « ce n'était pas si simple ». Et puis que la religion que je méprisais si fort, n'était qu'une caricature populaire de religion, qu'il y avait une métaphysique, et une conception de Dieu autrement plus sérieuses! et plus crédibles, et j'ai beaucoup lu les revues catholique et les livres, et découvert l'hindouisme. J'ai fait le Pari de Pascal, je m'en souviens, et je suis devenu mystique, et je me suis rendu compte que tous les rêves qui faisaient ma vie, rêve d'amour, avidité phénoménale de « saisie » du monde, aspiration romantique (« j'ai toujours été un indécrottable Romantique » - au sens littéraire du terme - disais-je) ne pouvaient trouver leur accomplissement que dans la religion et le mysticisme. Et même à un moment (en juin 1970 je crois) je me suis rendu compte que je commençais à croire VRAIMENT. Mais ça s'est plus un moins passé, et les argument négatifs sont revenus insensiblement de plus en plus forts. Et aussi par faiblesse tout

cela est devenu de plus en plu théorique, « en suspend », et trop plein de doute, « quoi que ... on ne sait jamais peut être, mais quoi ? », si on essaye non plus de critiquer la vision réductrice et impuissante de l'athéisme mais de former une alternative CRÉDIBLE, ça se met à soulever des difficultés finalement encore pires que les difficultés de l'option adverse. Alors. ?

Aussi le désespoir absolu, **nihiliste au point le plus extrême, le seul tenable rationnellement**, finalement est revenu au premier plan.

Mais je garde, comme ça toujours été le cas, un intérêt, théorique, pour la réincarnation, Stevenson, Bridey Murphy, les NDE, pour Rupert Sheldrake, pour certaines réflexions contemporaines de certains scientifiques, etc., etc.

Et en 2012 j'ai lu le livre de Pierre Jovanovic « enquête sur l'existence des angesgardiens », plus intéressant que je ne m'y attendais.

Je n'ai pas, et en fait je n'ai jamais eu la force ni la motivation pour une vie « monacale », et même quand je la trouvais justifiable rationnellement, l'ascétisme, etc., m'a toujours, en fait , dans le fond, fait horreur. Mais ceux qui veulent réconcilier la métaphysique avec une vie « ici et maintenant » et rien d'autres, ne sont que de ridicules sophistes, c'est de la « couille » pour « bobos » parisiens ou californiens, une imposture.

Puis quand Jacqueline est morte, à partir de là j'ai été INCAPABLE de prier, pour diverses raisons difficiles à expliquer, c'est viscéral, quand on a vu, quand est ... bref.

Maintenant de toutes façons je suis <u>purement et simplement INCAPABLE de</u> <u>penser, incapable de réfléchir, incapable de quoi que ce soit</u>, je suis, et d'abords physiquement <u>tellement fatigué</u>, surmené, comme un agonisant qui à peine arrive à se gratter dans son lit, ce qu'il est forcé à constamment faire, rien, plus rien, ni aucune réflexion, ni aucun sentiment, ni aucune attitude, n'est possible, je suis d'une <u>passivité</u>, d'une <u>inconscience</u>, d'une non-existence, totales.

* Mes souvenirs de Paris?

La première fois que je suis passé par Paris (ça n'était vraiment que passer par !) ça été en 1972 pour aller d'une gare à l'autre par le métro, je n'ai à part celui-ci rien vu, et un seul souvenir:

Comme nous ramenions du Gers des plantes, vivantes, qui ne pouvaient être dans la valise et se voyaient, des gens dans le métro nous ont demandé avec un étonnement de parisiens enfermés dans leur métropole et coupés de la nature: "c'est des plantes?! des vraies plantes?"

c'était à l'époque où les français n'était pas encore devenus des névrosés et des Sarkoszystes et où on s'adressait la parole entre inconnus qui se croisent.

Par la suite, quand j'ai travaillé à l'ONIC (Office National Interprofessionnel des Céréales, j'en parle plus loin) j'ai eu de fréquentes occasions d'aller à Paris et de visiter. (l'ONIC, maintenant disparu, c'est devenu L'Office des grandes cultures, ONIGC, puis l'IFREMER, était l'administration qui gérait toute la filière céréales de bout en bout, jusque à partir de 40, la répartition des farines entre les boulangers, les quotas, etc. à partir de l'entrée en vigeur du Marché Commun, et sa philosophie anti-étatique et de "Marché", son rôle n'a plus été que de faire des statistiques, et de gérer les fameux Montants Compensatoires, le reste devenait de plus en plus symbolique).

L'ONIC Paris était dans un superbe immeuble parisien Avenue Bosquet, un quartier très agréable et intéressant pour s'y promener, mais hélas on ne peut envisager d'y habiter : très cher (c'est d'ailleurs l'arrondissement qui vote le plus à droite de tout Paris) plein d'Ambassades; Mais en 1978 il y avait encore quand-même moyen d'y trouver un hôtel abordable (il y avait des roumains parmi les clients, peut-être en rapport avec l'ambassade de Roumanie pas loin).

C'est l'époque où je passais des soirées assis dans les ombrages des jardins publics situés au pied du Palais de Chaillot, à cette époque on pouvait encore se promener tard dans les rues de Paris sans avoir peur d'être victime d'une bavure policière..... A chaque fois que je devais aller à l'ONIC pour des raisons professionnelles j'en

profitais pour prolonger et visiter Paris.

(et je me souviens de la 1ère fois que j'ai pris un bus à Paris: il est passé devant tout une série de monument célèbres, comme ça ! ça fait un drôle d'effet et c'est assez impressionnant quand c'est la première fois !)

Plus tard il y a eu les visites qu'on faisait (avec les Diéval ou moi tout seul) à Claude (j'en parle aussi plus loin) dans son minuscule studio du Quartier de Stalingrad au 5è étage sans ascenseur.

J'ai vu pas mal de lieux de Paris durant cette époque; c'était bien.

puis fini

Vers la fin ça commençais déjà à devenir moins agréable, déjà dès le début on avait un Paris où il n'y avait déjà plus de cafés ayant l'ambiance traditionnelle des cafés français; pour en trouver il fallait aller dans le quartier de Stalingrad, les cafés tenus par des algériens ou des noirs! étaient paradoxalement (pas tant que ça en fait) les seuls à être encore de type "français"; les autres étaient déjà de sinistres lieux climatisés, (où il fallait même payer, en plus de la consommation, pour aller aux toilettes!!!). Des hôtels abordables, là aussi il ne restait plus que l'hôtel de Tanger, rue de Tanger, dans ce même quartier 1/3 arabe 1/3 noir 1/3 français, et plein de SDF et de squatteurs.

Il fallait y aller en voiture et se garer rue de Tanger, puis aller par le métro, ou par le train, quoi que avec la nouvelle politique je-m'en-foutiste et répressive de la SNCF du "controlez-vous vous-mêmes" <u>était devenu quelque chose de compliqués dangereux stressant et coûteux</u>, plus du tout le service public de la République confortable convivial et commode qu'il avait été dans le temps (disons avants 1980)

Maintenant que Paris est devenu, et va devenir encore plus si on en croit l'*Axe* Bush-Sarkozy, un terrain Orwellien, caméras, hotels : plus rien d'abordable, et après avoir été confronté de plus en plus avec l'**abyssal mépris du client** qui est celui de la SNCF maintenant, je n'irai sans doute jamais plus à Paris! beurk! puis lister les souvenirs (il y en a tellement ...)

Le dernier voyage a sans doute été en 1996 pour aller voir **Lumbroso** (je parle plus loin de ce vieux monsieur connu durant mon voyage en Inde)

C'est là que j'ai pris Jacqueline en photo sur cette si familière à moi esplanade du Palais de Chaillot, là où il y a le Musée d'Art Moderne, au pied d'une statue d'homme nu (parce que justement elle venait de se plaindre qu'on représente toujours les femmes toutes nues et jamais les hommes), que j'ai vu l'entrée du Muséum, et l'église Saint-Julien le Pauvre.

On avait encore couchés dans ce fameux Hôtel de Tanger tous les deux.

Le soir où avec <u>Claude</u> on s'est retrouvé dans une discussion informelle dans la pénombre nocturne parvis du centre Pompidou autour d'un palestinien communiste stalinien, Claude qui était trotskyste lui a porté la contradiction, et aussi à un vieux monsieur, bourgeois, qui était de droite lui.

* Mon concours d'entrée à l'ONIC (1978)?



La Mutualité (c'est là-dedans que j'ai passé l'écrit du concours de rédacteurs à l'Office National Interprofessionnel des Céréales, alias ONIC). Le soir avant le jour de l'épreuve j'étais à la fenêtre de ma chambre que j'avais prise dans un petit hotel bon marché (chose qui n'existe plus dans notre France devenue fasciste et invivable ...), je la voyais et l'Ecole Polytechnique et l'église St-Nicolas du Chardonnet (oui ! la fameuse église des intégristes) qui se trouve juste en face de ce temple de la lutte révolutionnaire. 200 candidats pour 20 postes, 60 ont été déclarés admissibles, dont moi, là j'ai commencé à espérer. J'avais eu un sujet sur la protection de l'environnement, sujet nouvellement à la mode. À l'oral j'ai été reçu 6ème ! Je n'ai pourtant pas l'impression d'avoir été particulièrement brillant, même que je me suis complètement « gouré » en commentant un texte sur l'Afrique, je pensais que quand ils parlaient de « coopération » c'était dans le sens d'aide au Tiers-Monde, comme ça se disait alors, mais c'était les coopératives agricoles qu'ils avaient en vue !

Après, les reçus (à/c du 13 avril 1978) ont eu un mois de stage au Siège central 21 avenue Bosquet à Paris.

* Le 41, rue Lamartine?

Qu'est-ce que je regrette la maison du 41, rue Lamartine (où pourtant j'ai été plus d'une fois si malheureux dans ce monde de sales bonnes femmes et autres), c'était une maison du style après-guerre 45, bâtie par un ferronnier (à côté en retrait il y avait un grand hangar, qui lui était loué à un marchand de peintures, Solicolor, on avait parfois des rapports avec le vendeur qui tenait ça tout seul.) et comme il était ferronnier, sa maison il l'avait construite en fer! enfin elle était en briques bien sûr, mais la charpente était en fer, les escaliers en fer! la porte d'entrée en fer (et lourde! je me souviens de cette porte, j'avais la clef, c'était autrement plus agréable que l'IA!! tous ceux qui travaillait dans l'un ou l'autre des deux services installés là avaient la clef; aussi ça m'est arrivé en revenant de vacances de passer au bureau le dimanche pour voir à l'avance ce qui m'attendait au bureau. Au rez-de chaussée un bureau (qui servait de bureau pour Devochelle, le chef de Section départementale de l'ONIC (Chef des Services départementaux donc, le Chef de Section de l'ONIC était seul Chef des Services départementaux à n'être que cadre B (et il devait assister aux séances du Conseil Général) un grand salon-séjour (notre bureau) où trônait une grande cheminée, une vraie! quand on se mettait en-desous du tablier de la cheminée et levait la tête on voyait le ciel par le trou de la cheminée, et une cuisine, qui servait pour les archives (et pour la pause-café du matin!) et pour la balance Roberval avec laquelle on pesait le courrier (quand on envoyait des circulaires et qu'on pesait des grosses enveloppes à la chaine, le plateau faisait « clac! » à chaque enveloppe) et pour la Gestetner, où j'étais préposé, pour ronéoter des textes. C'était pour tourner des circulaires et des formulaires fait "maison" par des stencils, tapés spécialement par la dactylo. la dactylo faisait un stencil puis, je tirais les documents,

il fallait encrer les rouleaux (en essayant de ne pas se tacher !) et tourner la manivelle !

Cette machine Gestetner, la première fois la leçon de "futur chef" de Devochelle : "vous avez un grade donc vous êtes responsable des bêtises que font vos subordonnés".

Quand on a du changer le rouleau, la pièce d'accrochage, donc soumise à des efforts, était en plastique ! pour qu'elle "lâche plus vite et oblige à remplacer toute la pièce Maintenant c'est officiel et reconnu ces pratiques cyniques et perverses des entreprises : "obsolescence programmée"

Plus tard on l'a remplacée par une machine allemande Geha. Maintenant ça n'existe plus.

La balance Roberval avec laquelle on pesait tout le courrier. quand il fallait timbrer des dizaines voire des centaines d'enveloppes, c'était toute une technique à mettre au point pour les peser en série sans avoir à faire trop de manipulations avec les poids qu'un mettait et en enlevait et ajoutait, sur l'autre plateau de la balance.

Le midi quand je rentrais au bureau et que bien-entendu personne n'était là (c'était horaires fixes 8h-midi, 2h-6h) je jouais des "concertos de casserole" sur le fond de la casserole dans laquelle on faisait chauffer l'eau pour le café

Celui qui était rédacteur à la Section ONIC du Pas-de-calais avant moi : Sauvé. Il prenait des tranquillisants, et buvait de l'alcool en plus, alors que c'est mauvais. Il a fini par se suicider si je ne me trompe.

La diabétique qui se faisait des piqures le midi avant de partir : Mlle Baude.

Mademoiselle Gallet, la fille d'agriculteurs de Moyenneville, village où on construisait une tour relais de télévision, ce qui amenait des ouvriers "de certains pays au sud de la Méditerranée" disait-elle en raciste prudent! Elle était déjà relativement vieille et pas mariée, à certains moments elle paraissait jeune, ça dépendait. Elle a épousé un riche cadre sup, a eu un enfant, et son mari est mort par accident. Veuve presque tout de suite.

Au 1er étage 3 chambres et je crois autant au second (une sacré maison ! une maison familiale, où on devait se sentir à l'aise, une vraie maison, ils sont morts maintenant les habitants) qui servaient aux « Lois Sociales » (comme on les appelait, ITEPSA = Inspection du Travail et de la Protection Sociale Agricole). Et en dessous une cave (deux en fait, il y en avait une seconde encore, non utilisée, en dessous de la première !) où entre autres on stockait les piles de Journal Officiel, puis la cuve à fioul se faufiler entre celle-ci et le mur pour vérifier son niveau m'était aussi attribué, une corvée pas très agréable ! Et régulièrement on se faisait livrer par Duffétel (un copain à Devochelle, bien sûr ! tout marchait avec les copains chez Devochelle !)

Je me souviens encore du matin où quand je suis arrivé j'ai trouvé tout le monde dans le hall l'air consternés : on venait d'apprendre que pendant la nuit le mari de Mme Delmotte avait été tué en voiture...

Et quand Noëlle s'était mise à la fenêtre (de l'étage donc, le second) et chantait la chanson de Dalida « Gigi l'amoroso » !

Quand je suis arrivé et que j'ai offert une bouteille de « pousse-rapière » « l'apéritif gascon » achetée exprès et les verres.

Le midi quand je rentrais avant l'heure (on avait des horaires fixes, de 12 à 2h de l'après-midi il n'y avait personne) et faisait des percussions sur le fond de la casserole (celle dont on se servait pour l'eau du café (instantané).

Le midi j'allais manger à la cantine des PTT puis me promener aux « allées » un mail de grands peupliers trembles devant le Jardin du Gouverneur, ou ailleurs. La vie était beaucoup plus détendue alors que maintenant. Et il y avait encore des magasins dans Arras, je pouvais encore aller acheter à manger dans une épicerie du quartier le soir (on sortait à 6h. 8h-12h 2h-6h = 8 heures, théoriquement on devait faire permanence le samedi matin, jour de marché pour les agriculteurs, mais en fait c'était déjà dépassé, et c'était systématiquement Mlle Dhennin qui la faisait, par contre souvent Mme Ardaens, de Vis-en-Artois, qui était toujours en retard ! nous demandait si on voulait bien rester l'attendre jusqu'à six heures un quart pour signer son aval, alors bon !)

Les chardons qui poussaient dans les cotonéaster horizontalis devant, et que j'arrachais avec des gants.

C'était NOTRE maison ; on était très autonomes ; c'est pas comme à l'IA, cette

caserne où j'ai débarqué en 1987 (notre suppression, 350 personnes de l'ONIC, toutes les Sections départementales, était la première des grandes vagues de suppression des fonctionnaires c'était en fait, on s'en rendait pas encore compte, le début de la chute dans les abîmes), qui est devenue encore pire quand la société française s'est mise à dériver vers le Libéral-Fascisme, ça a commencé avec l'installation de digicodes, et toute cette beurkerie ignoble et barbare qui a tué la civilisation française.



Photo au-dessus : Mon bureau, assise à ma place Catherine Ghier, la boulonnaise qui nous est arrivée toute jeunette sur sa grosse moto Honda onzecent, avec l'accent de Montauban (qu'elle avait pris en un an de travail là-bas), dans le fond sur le mur de la « cuisine » on aperçoit la carte des régions naturelles du Pas-de-Calais et le rouleau de papier kraft, la Gestetner, on ne la voit pas, était juste à côté)

sur la photo aussi, c'est du temps de Mathon, la fille de Gap qui avait le bac mais ne savait pas ce que veut dire le mot "vindicatif"! Jeune, aux cheveux bruns elle est sur la photo. Du midi Elle prononçait Oyé-Plage pour Oye-Plage, et était surprise que dans le nord on coupait le pain au lieu de le rompre. Et la dame d'Oeuf en Ternois.

* Gava?

Léon!.....

Mon Dieu comme c'est loin déjà, loin... on en chialerait (pour Léon ?!, pour la disparition de toutes choses)

Qui a connu Léon Gavagnach ne peut l'oublier !!! c'était une « vedette » Poseur, phraseur, catalan, d'extrême-droite, mais finalement sympathique malgré tout, et en tout cas pittoresque et inoubliable, physiquement de type « pyrénéen ». Il était Chef du Service de « l'Inspection du Travail et des Lois Sociales en Agriculture » (ITEPSA), à l'étage de la maison où nous étions avec l'ONIC . Comme Devochelle et lui étaient copains, quand ils ont du déménager, Gavagnach l'a laissé s'occuper de tout et il l'a « emmené avec lui » !

Il était catalan de Porté-Puymorens, où son père était négociant en mulets. Il était d'extrême -droite ; de Le Pen il disait avec son accent et sa théatralité bien familière : « ah, les braves gens ! ah les braves gens ! » ...

Il avait commencé sa carrière au Maroc, où il s'était opposé à la décolonisation, aussi on l'avait muté d'office à titre de sanction dans le Nord. Il exécrait De Gaulle, qu'il évoquait en disant « celui dont je ne veux même pas prononcer le nom » et il faisait semblant de cracher. Mais comme c'est souvent le cas (et à l'inverse !!! combien de gens sont arrivés par exemple dans les fourgons des « socialistes » qui étaient des gens humainement infects, avides, durs, tordus, intéressés (à l'ONIC il suffit d'évoguer l'infect L*****, qui a laissé un souvenir impérissable à l'ONIC Lille!....) il avait beau être politiquement très à droite, humainement c'était dans le fonds un brave homme (on en a connu beaucoup de bien pires, et on en connaît), même si dans le boulot, il était paraît-il lunatique, pas toujours facile, mais de Noëlle s'il aimait à parler d'elle comme « une employée épisodique », ou s'il la traitait d'« emplâtre » (avé l'assen) il n'a jamais contrairement à d'autres, cherché à la faire virer.... Et bien sûr ses innombrables phrases typiques, qui sont passées « à la postérité » (oui... la postérité.... Au fait y a -t-il maintenant quelqu'un qui s'en souvient encore, à part moi, de ces phrases qu'on se répétait et qui étaient dans nos bureaux aussi célèbres que des mots historiques!):

Sur Noëlle (mon Dieu : la pauvre Noëlle !) : en parlant de sa poitrine plantureuse : « Tu as de bons flotteurs, tu as de bons flotteurs » (et avé l'assen !) - <u>Oui, bien sûr d'abord il y avait son habitude de tout répéter trois fois,</u> (comme les grives musiciennes !) ! -

ou bien « Tu es commeu nous les aimons! »

Il aimait aussi se déclarer « aud-dessus de connteingenceus materrielles », et depuis lors j'utilise cette expression (et ave l'assent !) chaque fois que je veux critiquer certains types de notables (les IEN par exemples), ayant une attitude qu'on pourrait ironiquement qualifier comme ça (il ne s'agit d'ailleurs **pas de celle** de Gavagnach, c'est juste parce que l'expression me poursuit)

Et sa prononciation catalane qui lui faisait dire toujours, et avec emphase, je crois qu'il le faisait exprès, c'était j'ai dit un théâtral, et un poseur : « des $\tilde{\bf a}$ (prononcer « an » nasalisé) nnées et des $\tilde{\bf a}{\bf n}$ nées ! »

Sa critique dédaigneuse et vexée de ce qu'on fermait à clef nos bureaux (**qu'aurait- il dit hélas !! .. s'il avait connu l'époque actuelle**, ses digicodes, son hystérie de fermeture « sécuritaire », tout de droite qu'il était, il aurait rejeté ça avec mépris et un crachat ostensiblement simulé !

- « Ces clés dérisoireu-z-et vexatoires! »
- « Vos portes se<u>rrr</u>urées, ve<u>rrr</u>ouillées, cadena<u>sssé</u>es !! »

Il racontait aussi avec complaisance que quand des campeurs lui demandaient l'autorisation de planter leur tente dans son pré là haut dans la montagne (en fait il n'habitait plus à Porté, mais quand il a pris sa retraite (quand ? il état d'âge avec Devochelle, sans doute en 1982 ? plus tard ? peut-être il doit avoir 85 ans maintenantquelle horreur !!!!! il vivait encore en 2007 paraît-il, mais pour combien de temps, il était là pourtant sous nos yeux, portant beau et cambré comme un chanteur de charme, sous nos yeux, je l'entend encore, ce n'était pas hier ? ah bon ?....) quand il a pris sa retraite il est parti habiter à Bourg-Madame, dans la vallée, à la frontière espagnole, c'est là qu'il avait sa maison, (quand en juin 88 je suis passé à Bourg-Madame, je suis allé voir sa rue, mais je n'ai pas osé sonner à sa porte). Il racontait donc, qu'il leur donnait la permission, en leur demandant seulement de ne pas se

mettre sous l'arbre, car comme il n'y en avait qu'un, ce-faisant ils « privatiseraient » le pré (bon, je crois que c'est là l'espèce de démagogie, qu'à cette époque - Devochelle aussi fait ce genre de choses, et plein d'hommes politiques - les hommes de droite se plaisaient ou se croyaient obligés de faire : se dédouaner du « stigmate » d'être de droite - à cette époque la droite était « honteuse » et hypocrite, comme les temps ont changés !! -, et « damer le pion » à la gauche sur leur propre terrain !).

Et bien sûr ça se terminait toujours par « il faut se serrer ! il faut se serrer » (adressé à un jeune couple pour ne pas avoir froid la nuit ! ... Il y avait aussi sa phrase : « On s'aime et on ne sème pas ! », Il était très porté sur la « gerlousette » dans ses plaisanteries, (en fait tout le monde à l'époque, c'était presque un rite obligatoire, d'introduire un max. d'allusions et d'histoires drôles licencieuses et osées, là aussi comme le monde a changé ! maintenant on n'entend plus jamais rien, un chape de béton de puritanisme (pire que du temps du prétendument puritain XIXème siècle, qui en fait justement était comme Gava, et pas du tout comme les austères « Talibans » actuels !) inhibé, sévère, criminalisateur, moralisateur et glacé s'est abattu en quelques années sur la France, sans qu'on s'en aperçoive. Mais nos Ayatollahs actuels s'ils réentendaient seulement ce qui faisait le quotidien des conversations entre hommes et femmes dans les bureaux, etc. il y a seulement vingt ans, ils seraient outrés, et ils crieraient aussitôt au « harcèlement sexuel » au « machisme » à la « perversité » ils appelleraient la police ! ils « signaleraient » tout le monde comme « pervers sexuels » !

Et il était très formaliste (mais encore une fois, en fait beaucoup moins pète-sec et rigide que bien des gens, même affectant d'être très à gauche, décontractés etc.) : Je le saluais en disant « Bonjour Monsieur » et alors il partait en répétant : « Je m'appelle Gavagnach, Je m'appelle Gavagnach », et quand je lui serrait la main en lui disant « Monsieur Gavagnach ! » il lançait « moi je dis « bonjour » aux gens ».

Il y a encore plein de formules qu'il aimait à répéter, car il passait parfois des après-midi entières dans nos bureaux (<u>nos</u>, bureaux même pas les siens !) à pérorer, raconter, longuement, très longuement, des anecdotes, souvent insignifiantes, mais que les gens écoutaient pourtant avec attention, comment avait-il le don de captiver ainsi l'attention, même avec des riens, alors que moi, même avec des choses intéressantes, je n'ai jamais su, le toupet suffit-il ?)

Et comme il aimait à dire que dans le Nord nous avions un climat bénit des dieux, alors que dans le midi il pleut, il y a des inondations catastrophiques, il fait un froid terrible (oui ! sur les Causses ! ou dans SON midi à lui tout en haut des Pyrénées !). Et d'ailleurs on le voyait même en plein hiver en chemise dans les rues d'Arras.

Et bien sûr on l'apellait entre nous « Léon » (Léon ! Léon ! comme font les paons, j'en ai entendu la nuit en Inde en 1996) **ou « Gava ».**

Une fois que (Noëlle m'apellait « Plattimuche ») il m'avait appellé « Plattimuche », et sentant que je ne pouvais pas me permettre de laisser passer ça, je lui ai lancé en partant « ah tien ! il faudrait que je vous appelle Gavamuche ! ».

On racontait sur lui qu'il ne fermait jamais ses portes de maison, que quand il achetait même une voiture, il sortait toute une liasse de gros billets de sa poche et qu'il payait en liquide, etc, etc.

Qu'il disait des ouvriers agricoles espagnols : « si vous cherchez un danseur mondain, prenez un espagnol ; mais si vous cherchez un ouvrier agricole, ne prenez pas un espagnol ! »

* Lecup?

Sur le chemin pour aller à l'ONIC, pas loin avant, dans le quartier, il y avait une quincaillerie, ça n'existe plus non plus ces choses là maintenant; ils vendaient aussi des choses en gros avaient des camions, des ouvriers; c'était tenu par trois frères: la maison LECUP. On m'a dit qu'originellement ils s'appelaient Lecul, mais ils ont demandé un changement de nom! L'ainé était déjà très vieux, un autre on le voyait plus souvent avec de grosses moustaches. Ils doivent être touts morts maintenant, c'était vers 1980. Un jour j'y suis entré et je leur ai acheté une paire de chenets, pour quand j'aurai une cheminée à feu de bois; je ne l'ai jamais eu, les beaux chenets sont

encore là chez moi sur un meuble. Ils étaient bien sûr connus de Devochelle!

La seule trace qu'il reste d'eux sur Internet est le livre que l'un d'eux, Albert Lecup, a écrit «en 1979 « Arras sous les bombardements de 1944 », et en 1977 il a écrit « Au crépuscule de ma vie ».

Ce genre de commerce n'existe plus maintenant, c'était de la « libre entreprise », maintenant tout ça a été tué et remplacé par le « corporate power », les filliales de holdings contrôlées par de grands groupes multinational d'investissement! Les « grandes surfaces »! et leurs flics privés. C'est comme les droguistes. Il y avait aussi des droguistes à Arras, par exemple Ragons au coin de la grand'Place. J'y suis allé plus d'une fois pour de la peinture pour ma maison, je me souviens (vaguement ...) qu'il y avait une vendeuse, ou la patronne, qui était bien typée et facile à se souvenir (... enfin je ne sais même plus comment elle était).

Chez Besse le marchand de rideaux de luxe, vient de fermer aussi, bientôt il n'y aura plus un seul magasin dans le centre ville, pas étonnant! Qui oserait encore, avec tout ce qu'ils ont fait, essayer de se rendre en voiture dans Arras !!! il vaut mieux y renoncer d'emblée.

Des droguistes voilà une profession qu'elle était intéressante, et utile! À Bailleul aussi il y en avait un, même que c'est là qu'on achetait le papier crépon de couleur pour faire les décorations de Noël. (toutes ces sortes de produits je suppose que ça n'existe plus purement et simplement) et que ils avaient peur pour leur enfant, qu'il doive aller faire la guerre en Algérie.

Je n'ai pas de photos de leur magasin, Lecup, maintenant disparu, et ses deux grandes vitrines, devant lesquelles je passais quatre fois par jour. Ni de Ragons, ni de, ni de, etc, etc

* Là où allait déposer le courrier administratif salle des boites postales ?



Et quand je traversais Arras à pied aller-retour pour aller travailler ?



19 juin 1981 (seigneur!!!! trente ans!!! comment cela peut-il être!!!) quand je travaillais depuis peu à Arras, logeait en chambre meublée, quand existait encore (mais il allait disparaître il est fermé) le café Bellevue, devant lequel je passais deux fois par jour et où on m'a amené quand je me suis cassé le col du fémur sur le verglas le soir du 5 janvier 1979, quand il y avait encore la bâtiment de l'office du tourisme au milieu du carrefour, et quand il y avait toujours des places libres dans le parking du boulevard de Strasbourg (regardez!)

J'étais jeune et vivant. (et mon père aussi)

* le Noroît ? http://www.ipernity.com/doc/r.platteau/2044150

Le Centre Culturel Noroît à Arras, dont je pleure chaque jour la disparition (car on a tout à coup décidé de plus leur accorder de subventions, pour d'obscures raisons, sans doute politiques). Que de merveilleux films de qualité, et de tous les pays - pas ces sempiternelles productions Hollywoodiennes ou ces psychologueries amoureuses et bourgeoises françaises! - ai-je vues dans leur salle de cinéma, si confortable et intime (et ces fameuses briques à trous dont la contemplation pouvait faire rêver, comme quand on était enfant), que de chef-d'oeuvres en tous genres. (pour ne pas parler des expositions, conférences (dont une sur la mystique de Bossuet, que j'ai traduite en Esperanto et publiée dans Irana Esperantisto), concerts, théatre et poésie (Vicky Messica disant Blaise Cendras, c'est gg-chose qu'on n'oublie pas!) etc, etc

la main de J. dans ma main aussi on ne peut pas oublier



* La

Voilà,

au

rue

début, avant que papa n'y déménage tous les meubles de Bailleul en juillet 83

(la maison que mon père m'a quasiment offerte et dont on avait signé le protocole de vente le 5 janvier 1982, l'agente immobilière a alors dit « c'est un beau cadeau d'anniversaire! »)

je passais bien sûr d'abord dans le rue Saint-Michel, sur laquelle elle donne. Une rue très bourgeoise, c'est là qu'habitaient les Ledru. Et au n°5 il y avait une vieille maison bourgeoise comme ça, sauf qu'elle état à l'abandon. Or, plusieurs fois je voyais une vieille femme portant un sac à provision y entrer. Elle y habitait! Et quand je mettais alors par curiosité l'œil à la fenêtre sans rideaux, je ne voyais qu'un pièce sombre complètement vide et à l'abandon, pleine de poussière. Je ne sais pas comment elle faisait pour vivre là-dedans, mais la maison semblait complètement abandonnée. Je ne sais pas qui elle était, était-elle une veuve ou la fille, vieille-fille, de parents morts depuis longtemps, et qui continuait à vivre dans sa maison?

Puis j'ai fini par ne plus la voir, bien sûr

Plus tard la maison a du être vendue(et le grand jardin qui était derrière, on voyait les arbres dépasser quand on passait par l'arrière) au garage-station-service qui était à côté et faisait le coi sur la rue Constant Dutilleux. Et ils ont tout démoli ne laissont que la façade sur la rue, le terrain en fait ils ne l'utilisait « à rien » juste pour entreposer des voitures. Et maintenant (2007) le garage lui-même vient d'être démoli! Et il ne reste que la façade du 5 rue Saint-Michel. (après, aux n°7 et 9 il y des maison plutôt petites du genre ouvrier, puis un café-hotel (fermé depuis plusieurs années lui-aussi maintenant ... combien de fois j'ai pris mon petit-déjeuner là-dedans, et c'es là qu'on le prenait avec Claude Roatta quand il logeait chez moi, la femme sèche et maigre qui tenait ça était comme tous les français-moyens raciste, je l'ai déjà vue refuser de loger, en prétendant qu c'était « complet » un client trop pauvre ou pas assez présentable à son goût)

Donc, pensez un peu au destin de cette femme, maintenant complètement oubliée de tout le monde

Sans doute déjà sans plus de famille elle était.

Mais pensez à la **vie** de cette vieille femme et à sa disparition dans la nuit noire du temps éternel!

Comment comment ne pas en être ému, tourmenté? Il faudrait lui élever un monument. De même qu'à tous les clochards retrouvés un jour morts de froid dans un coin de trottoir et dont on n'a même pas retrouvé le nom.

Or, dans une brochure sur l'histoire de l'Espéranto dans le Nord-pas-de-Calais j'ai lu qu'en 1935 le Secrétaire du club espérantiste d'Arras (et il était également « pour les isolés » de la fédération Espéranto-Nord) s'appelait P. Brunet (était-il parent avec le patron de la librairie Brunet - maintenant rachetée par une multinationale à caméras de vidéo-surveillance - ?) et habitait le 7, rue Saint-Michel.



là, entre la descente de gouttière et l'enseigne du garage, invisible à cause de l'angle de prise de vue se trouvait cette maison. Photo de 1983-85 sans doute.

* Mme Delfanti?

Cette maison rue Noël Trannin, que j'ai si mal acceptée au départ (ce qui fendait le coeur de mon pauvre père) et que j'ai bien regrettée quand j'en suis parti (même si c'était théoriquement pour m'installer dans la maison du bonheur, bonheur effondré en quelques semaines) était près du coin, au coin c'était une épicerie italienne, dès le début la pétulante épicière m'a adopté comme voisin, elle me tutoyait et m'appelait "mon petit voisin!" ou carrèment "Platteau!". Je ne sais même pas si elle vit encore, sans doute pas, j'ai sonné à son domicile rue de Douai, elle n'y est plus, la maison a été vendue, son mari, Achille, qui était napolitain est mort depuis déjà une quinzaine d'années.



Ce si mignon petit chien hirsute l'est certainement. La photo est de 1989. Plus tard son magasin a fini par fermer.

Elle était née en Italie, et gardait un souvenir attendri des cérémonies fascistes pour enfants auxquelles elle se souvenait avoir participé. La dernière fois que je l'ai vue c'était en mai 2005, je distribuais des tracts contre la « constitution » européenne, j'ai voulu l'inviter au restaurant, elle n'a pas voulu, il fallait qu'elle s' « habille » pour aller au restaurant! Alors finalement c'est elle qui m'a invité à manger chez elle. Elle m'avait à cette occasion dit à un moment « oh! tu préférerais une belle pépé. » et « Qu'est-ce que tu fais le Dimanche ? Tu ne vas pas me dire que quand tu as une femme à côté de toi tu ne cherches pas à toucher, » etc. j'y ai repensé le 5/12/2005 quand je me suis dit « On voit bien que Mme Pierru est d'une génération plus vieille que le commun des femmes d'aujourd'hui (et d'abord parce qu'elle porte encore des vêtements de couleur). Elle met ses mains sur ses hanches, comme faisaient les femmes quand elles portaient des robes . Elle s'adonne parfois à des sous-entendus égrillards, qu'aucune des dragons de sexophobie actuelles ne feraient jamais, tolérerait seulement leur présence! ni ne en Quant à cette carrément vieille femme Mme Delfanti - puis donc l'évocation de ces propos. Eh oui, elle a grandi à une époque où la communication entre les êtres on trouvait ça normal; maintenant on trouve ça criminel! Elle a aussi chez elle la mandoline de sa mère. Mais la mandoline est cassée

J'y repense toujours à cette mandoline.

* Bernard Rollet?

C'était un des membres du « Groupe Local » d'Amnesty International, du temps où j'y allais.

J'ai appris sa mort le 27/12/1984

Je l'aimais bien. C'était un gars sympa, il avait une bonne bouille, il était intelligent, l'esprit curieux et il avait le sens de l'humour, et c'était un gars bien. Une fois qu'on faisait permanence pour Amnesty International il m'avait expliqué les

"circuits bouchons", à un autre moment il s'était "mis sur orbite" autour de la table à l'exposition du congrès CFDT. Il était réparateur télé en invalidité et asthmatique, 45 ans. J'aurais aimé pouvoir m'en faire un ami.



* Claude ROATTA?

Ce fut le meilleur ami que j'ai jamais eu.

Claude Roatta, né le 17 juillet 1940, mort (suicide?) le 19 mai 1992.

Famille aristocratique de petite noblesse italienne, région de Mondovi (Piémont) franc-alleu au Xème siècle.

Grand-oncle Général Mario Roatta, criminel de guerre, commandant du corps expéditionnaire italien dans la guerre d'Espagne, se trouve (j'ai la photo, de dos, sur une revue d'histoire, et il avait la même calvitie que Claude!) parmi les négociateurs italiens de l'armistice de 1940 avec la France, ministre de l'Intérieur de Mussolini, a protégé la fuite de roi d'Italie en 1943. s'est enfui en pyjama, a été jugé et condamné après la guerre.

Famille très réactionnaire, l'un a dit que « Le Figaro c'est un journal de gauche », vont à la messe du 21 janvier à la mémoire de Louis XVI.

Lui était marxiste révolutionnaire et Tiers-Mondiste, membre d'un parti trotskiste. (Mais plus intéressé par la généalogie des rois que par le l'histoire du mouvement ouvrier! ... et plus motivé par ses spéculations en bourse (et le soucis de laisser un héritage à ses petits-neveux) que par la défense des salariés agricoles, qui était la tâche de son dernier métier (contrôleur du travail agricole)!

A, selon ses dires, eu l'occasion de voir Muhammar Qaddafi, d'aller au Nicaragua au moment de la révolution Sandiniste. Dans sa jeunesse à été reçu en audience par le Pape, et à été présenté à la princesse Margaret, l'a rencontrée, et reconnue, en Martinique où elle voyageait incognito, lors d'une de leurs conversations elle lui a confié que des hommes ont été tués par les Services britanniques dans le but de protéger la fortune privée de la reine. A rencontré également Jean XXIII, Le Duc De Broglie, Louis de Broglie le physicien, M. de Marenches (ex patron des services secrets) des bourbons (il y en a même un qui l'apelle « mon oncle ») Niki de Saint-Phalle, l'impératrice Zita de Habsbourg. Et il descend du (très spécial !) pape Alexandre VI Borgia (enfin ! il faut relativiser : il y a actuellement 300 descendants du pape Alexandre VI Borgia, rien qu'en Italie !)

Sa nièce Virginie http://fr-fr.facebook.com/virginie.de.bourbon a épousé le Prince Jean de Bourbon-Parme,

http://www.de-bric-et-de-broc.com/France/bourbon_parme.html (histoire de sa 1ère rencontre, connaissant les usages claude a esquissé un « bonjour Mons »...(-eigneur) – à quoi l'autre a répliqué aussitôt « Appelez-moi Jean ! », le rite était accompli, chacun savait que l'autre « savait vivre » ! Plaisanteries sur « Grand-papa Louis XIV. Le « petit Ben ».

Mère née à Nyons, vieille famille de noblesse provençale, parente avec Condorcet.

Fiancé à 20 ans avec une jeune fille de son monde. Elle est morte dans un accident voiture. Immense chagrin. Ce n'est que 30 ans après qu'il commençait, comme il me l'a une fois confié, à être capable d'en parler; je comprend fort bien ça hélas. Pendant ce temps il devait continuer à travailler, comme « acheteur » chez FORD-France, où tous les cadres devaient parler anglais (! ...). Quand sa firme a

acheté un service consistant à ficher les idées politiques de ses employés, a transmis l'information (hautement confidentielle !) au syndicat. Ca s'est su et il a été (par son oncle même !) marqué sur la « liste noire du patronat. Ses possibilités de carrière en tant que cadre dans le privé étaient fichues. A étudié l'arabe aux « Langues O. » et est devenu guide touristique en Egypte et Tunisie. Se souvient, à ce qu'il aimait raconter, d'une nuit où invité dans la maison du guide égyptien, il a vu en enfant mourir, de misère, dans le quartier à deux pas des pyramides.

Contaminé par le virus du SIDA en Martinique. Y « vivait » avec une noire nommée Eliane (je l'ai vue quand on y est allé avec Denise).

Retour en France en 1985. (pour devenir contrôleur du travail agricole sous la pression de sa mère qui craignait pour son avenir)

Le premier repas ensemble à la pizzéria Don Camillo où il m'a dit « toi tu as la vie devant toi, moi elle est derrière moi », et j'étais étonné alors ne comprenant pas pourquoi il disait ça.

Aimait « déconner », le gros rire et la provocation.

Aimait imiter Fernand Raynaud et l'accent stéphanois (région berceau de sa famille au moment de sa naissance et enfance, lieu d'habitation de ses parents) Son père est mort en 1986 je crois (Il gérait les placements en actions du Saint-Siège). Vouvoyait sa mère.

Vivait rue Bellot (XIXème arrondissement quartier Stalingrad, alors en pleine rénovation) au 5ème étage sans ascenseur, quartier pauvre, immeuble miteux. Son appartement, un studio dont la cuisine était extrêmement petite (un boyau étroit) valait 16 « millions » de francs (160 000 F), quand il l'a acheté en 1985, quand il l'a revendu en 1991 : 32 millions ! (le prix d'une maison à Arras !) avec la même situation et seulement une douche intérieure et un WC chimique en plus !

Sensible, aimait et respectait les êtres innocents, les animaux, les enfants.

Dernière visite chez lui, seul, à l'automne 1991, vu ensemble un film, puis je m'apprêtais à rentrer, a insisté pour que je reste encore manger avec lui (peur de la solitude). Quand je l'ai quitté dans son escalier en lui disant d'être en forme pour pouvoir m'accueillir en Guadeloupe, où il comptait s'installer et disait vouloir m'inviter, je le regardais une dernière fois persuadé que je ne reverrai jamais et qu'il allait bientôt mourir. En fait je l'ai revu, il est encore revenu une fois à Arras, chez moi rue du 8 mai, c'est cette fois qu'il m'a saisi par le bras en disant « laisse ! j'ai peur. » jusque sa peur soit passée. Il est allé voir Isabelle à Saint-Pol/Ternoise et regretté de ne pouvoir caresser son chat car les médecins le lui interdisaient.

Je l'ai conduit à la gare l'ai vu prendre le train : c'était la dernière fois. Par la suite je l'ai eu une ou deux fois au téléphone depuis la Guadeloupe, la dernière fois il disait « je suis en train de devenir aveugle » . puis ça n'a plus répondu, et je n'ai eu qu'un noir qui m'a déclaré « il est en métropole ». En mai 1992 de Chambord je lui acheté une carte postale avec l'arbre généalogique des Bourbons-Parme et envoyé à l'adresse de sa mère à Rive-de-Gier. La réponse était dans une enveloppe qui n'était pas de son écriture. J'ai compris avant même d'ouvrir.

Est enterré au cimetière de Rive-de-Gier.....

J'y suis passé en 1996 sur la route entre la Suisse et Andelat avec Jacqueline..., j'y ai déposé un bouquet d'œillets rouges



Claude et Zaza chez moi en septembre 1987

* Les deux collies de Coat Forest?

C'est un souvenir lors de ma randonnée équestre en Bretagne (péninsule de Crozon, Finistère) en avril 1987 où j'étais parti sans prendre de crème solaire, me disant « en avril, en Bretagne, pas besoin! » et bien je l'ai bien regretté, j'ai attrapé sur mon dos un de ces coups de soleil qui m'a bien fait souffrir et empêché de dormir)

Le 25/4/1987 matin « gite » de Coat Forest : les chiens, les poules, les canards aphones, baptisés par moi « anas discretus », la belle paonne, etc.

A Coat Forest il y avait deŭ chiens, des colleys d'Ecosse, enfin des sous-colley plutôt l'un; attachés, on se demande pourquoi. Pas besoin de pancarte « attention! chien méchant » mais « attention! chien gentil » comme sur les dessins humoristiques. S'ils sautent sur les inconnus, ce n'est pas pour les mordre, mais pour demander des caresses et les couvrir de coups de langues. En fait ils doivent être malheureux, attachés ainsi tous seuls toute la journée; ils manquent d'affection; alors que ce sont des chien sentimentaux, avec un cœur gros comme ça. Et ils raffolent des caresses, et ils vous sautent dessus, et ils vous étreignent littéralement avec leurs pattes de devant : je n'avais jamais vu ça !!!

Le plus grand, toujours juché sur le toit de sa niche - <u>comme Snoopy</u> dans les bandes dessinées! – geint quand il vous voit ou que vous partez, s'énerve, saute du toit au sol et su sol au toit, gémit misérablement. L'autre ne dit jamais rien, et quand on le quitte va se recoucher comme si de rien n'était. Mais ce n'est pas je crois le fait d'un caractère placide ou superficiel, en fait, revenant à lui après l'avoir délaissé pour l'autre, je le trouvai étonnamment sans réaction : il boudait de jalousie, enfin, n'y tenant plus, il a bondit frénétiquement sur mon bras, qu'il a étreint d'un geste passionné. S'il se couche sans réagir c'est par résignation, il est je crois comme le personnage de Norge, celui qui quand on l'interrogeait, « avait pris l'habitude de plus répondre »

Et se donnait simplement L'air d'une poule qui va pondre » (comme moi) Etc.. »Et quand on l'accusait Il avait pris l'habitude de ne plus se défendre Et se donnait simplement l'air De quelqu'un sous qui la terre va se fendre. » (idem)

Il était en fait encore plus émouvant que l'autre. Maintenant ça fait - combien? - 24 ans Ils doivent être morts tous les deux.... <u>le mien</u> est bien mort (le **7 octobre** 2001), qui était sans douté né en 1989. drame irrémédiable que leur vie.



. C'était un jour de bonheur dans un café à Saint-Brieuc ? Guingamp ? je ne sais plus, en 1986.

Elle s'appelait Marie-josé (Connan), née je crois en 1948 ou 49 le 31 mars si je ne me trompe pas (signe du bélier). Elle vivait avec sa mère divorcée et sa tante dans une petite ferme des Côtes-du-Nord. Elle a fait ses études par correspondance, et a fini par décrocher une licence. Elle a alors essayé d'être enseignante dans l'enseignement privé. Puis pour une cause inconnue, mais je crois que depuis son enfance fragile et traumatisée elle a sans doute été « brisée » par une relation qui a mal tournée avec un prétendant au mariage par annonce et sa famille. Bref après elle a fini par se retrouver sans emploi en invalidité, seule avec sa vieille mère et ses innombrables chats (le seul réconfort de son cœur assoiffé d'amour) dans une maison qu'elles avaient acheté à Trévérec, l'ancien presbytère, l'église et son cimetière était derrière le mur du merveilleux jardin plein de pommiers, de rosée le matin, et des montbrétias tout le long de l'allée d'entrée (d'où son nom « Les Montbrétias »). Elle a suivi les "traitements" de psychanalystes, qui ne savaient que lui triturer l'âme, elle en revenait à chaque fois plus démolie qu'en y allant, et jamais ça ne l'a sorti de son état! Et à part ça un autre truc typique de notre époque : on l'a bourré de psychotropes. Dont elle ne pouvait plus se passer, mais malgré lesquels elle n'en avait pas moins des cauchemars chaque nuit. Et surtout elle a passé sa vie avec des velléités de suicide (d'ailleurs je ne sais toujours pas de quoi elle est morte, peut-être a-t-elle finit par vraiment se suicider)

Comme disait Catherine Baker « La plupart des gens qu'on soigne à coup de psychomachin-chose ou de médicaments, ce qui leur ferait bien plus de bien ce serait simplement un vrai ami(e) et de la (vraie) chaleur humaine. »

Malheureusement elle ne m'a jamais dit la cause de ses troubles (même à son psy il paraît qu'il y a des choses qu'elle ne lui a jamais dites) et à part les lettre et coups de fils je ne me sentais pas la force de lier ma vie avec une personne aussi délabrée.

Une fois je lui ai envoyé une carte avec le texte (anglais) du Cardinal Beran sur l'amitié, et ça l'avait beaucoup frappé et plusieurs fois elle m'en a reparlé.

« Qu'est-ce qu'un ami ? Je vais vous le dire. C'est quelqu'un avec qui vous osez être vous-même. Votre âme peut être à nu avec lui. Il semble qu'il ne vous demande de rien mettre, sinon simplement d'être ce que vous êtes. Il ne veut absolument pas que vous soyez meilleur ou pire. Quand vous êtes avec lui, vous vous sentez comme se sent un prisonnier qui a été déclaré innocent. Vous n'avez pas à être sur vos gardes. Vous pouvez dire ce que vous pensez, du moment que c'est vraiment vous. Il comprend les contradictions dans votre nature qui conduisent les autres à mal juger de vous. Avec lui vous respirez librement. Vous pouvez avouer vos petites vanités, vos envies, vos haines et vos éclairs vicieux, vos petitesses et vos absurdités et, à mesure que vous les révélez à lui, ils disparaissent, dissous dans l'océan limpide de sa loyauté. Il comprend. Vous n'avez pas à faire attention. Vous pouvez l'injurier, le négliger, le tolérer. Et surtout vous pouvez vous taire avec lui. Cela ne fait rien. Il vous apprécie Il est comme le feu qui purifie jusqu'à l'os. Il comprend. Il comprend. Vous pouvez pleurer avec lui, pêcher avec lui, rire avec lui, prier avec lui. A travers tout cela – et sous cela – il vous voit, vous connaît, et vous aime. Vos amis ? Qu'est-ce qu'un ami ? Simplement quelqu'un, je le répète avec lequel vous osez être

Par la suite elle répondait de moins en moins, et quand je me suis rappelé à son bon souvenir en octobre 2001, me rendant compte que j'avais laissé passer sa fête, le 15 août (Ste Marie), ma lettre m'est revenue « Décédée », je me suis dit « sa mère a du mourir et elle s'est suicidée pour de bon » En fait elle était morte au printemps 2001, et sa mère seulement après, en 2003.

Depuis, j'ai revu la belle maison de Tréverec. Sinistre! ça fait froid dans le dos... rachetée par des bourgeois modernes, elle a été toute refaite, les montbrétias sont arrachés et la grille est fermée.

« Mon pauvre Roland! » aimait-elle à dire, mais ça voulait dire : « pauvre de moi! » ; En 2004 je me suis inscrit au stage espérantiste de Plouezec, en fait surtout pour avoir l'occasion de revenir en Bretagne et d'en profiter pour faire faire une plaque et la mettre sur sa tombe (j'avais entretemps appris qu'elle était enterrée à Plusquellec, son village natal)

* D**** ?

Rencontrée en mai 1988.

On a acheté la maison rue du 8 mai à Sainte-Catherine et y avons emménagé (moi quittant ma maison rue Noël Trannin à Arras) en juillet 1989

On a été piégés par notre solitude (la mienne en tout cas) et par sa sensualité. Mais on n'étais pas du tout faits l'un pour l'autre en fait ; « l'amour est aveugle » et la détresse encore plus.

En fait dès le début le graphologue à qui j'avais fait faire une analyse de son écriture avait bien vu, lui, qui elle était, moi trompé par la douceur de sa chair, et celle de ses paroles hypocrites (elle avait un don pour m'écrire des lettres enflammées plein de belles - <u>très belles</u>! - <u>phrases</u>, mais de toutes ses promesses et assurances, il n'est rien resté dans l'effectivité ni dans l'épreuve ... de travailleuse sociale (rien que ça j'aurais du me méfier : c'est une sale race!) j'ai regardé ses conclusions, effaré et je ne l'ai pas cru. Il avait bien raison pourtant :

- « si elle ne s'entoure pas d'une certaine compréhension humaine, <u>ce qui n'est malheureusement pas le cas ici</u> » … « à manquer d'objectivité, à contredire les autres, à porter des jugements sans appel. En un mot, elle est victime de préjugés auxquels elle semble tenir <u>plus qu'à ses intérêts</u>. » … « Certes les contacts ne sont pas toujours faciles avec un tel caractère ardent et combatif qui, dans l'action, refuse de prendre en considération les facteurs humains. » …
- « il est difficile assurément de parler mesure, logique et calcul à une telle nature ; » J'ai eu aussi tort de ne pas croire à l'astrologie !! Car elle était du signe du Scorpion, et malgré ses dénégation, selon lesquelles il y a un signe supplémentaire le Serpentaire, qui lui est bon etc., etc. (elle y croyait à l'astrologie ! Et aux présages, et aux voyantes il paraît que quelqu'un lui avait prédit notre rencontre et qu'elle aurait un troisième enfant tard, etc., et même au Diable (si !), elle allait dans les soiréeshotel de chrétiens charismatiques, et elle était attirée par tout ce qui est ésotérisme de bazar pour bonnes-femmes). Or l'astrologie disait vrai, encore plus vrai

que le graphologue :

Portrait des Scorpions

« A force d'épier et d'imaginer mille maux, vous vous rendez malade.

D'une méfiance excessive, <u>vous empoisonnez bien des vies</u>, et la votre en premier. Vous ne capitulez jamais et savez utiliser les faiblesses des autres.... Médecins (elle était sage-femme de PMI - c'est à dire qu'elle exerçait un métier de flic social, rien que ça j'aurais du mettre mes jambes à mon cou!) ou puristes vous avez de toutes façons une profession à responsabilité que vous assumez parfaitement.

Il n'est pas facile de s'amuser avec vous en amour. Passionné et <u>possessif</u>, vous savez choisir, vite et sans fioritures

C'est bien là sa façon de conquérir, d'aimer, sûr de son érotisme et de son savoirfaire. »

C'était une grosse « tordue ». Et du genre mante-religieuse. Et un scorpion capable du pire comme du meilleur, et surtout victime <u>de son mauvais démon d'auto-destruction qui s'acharne à miner et détruire son propre bonheur, et par la même occasion de détruire les autres malheureusement!</u>

En fait j'aurais du arrêter dès le tout début le jour où, je me revois encore, à la table de ma maison de la rue Noël Trannin je lui avais parlé de Marie-José, et dit à quel point elle parlait toujours de se suicider, etc ; D***** à aussitôt lancé - le cri du cœur ! - « les gens comme ça, qu'ils se suicident vraiment et qu'ils laissent les gens tranquille » J'ai alors senti qu'un fossé s'était ouvert entre nous deux. Mais j'étais tellement malheureux d'être seul et tellement content d'avoir trouvé quelqu'un (et de si sensuelle) que je n'a pas eu le courage, et j'ai continué d'espérer que ça irait quand même, à tort je le sais maintenant.

Texte de deux parmi les innombrables lettres que je lui ai envoyé ou déposées dans sa boite en 1990, c'était sans doute un brouillon que je n'ai pas envoyé les deux feuilles sont restées dans le bloc :

Et elle m'aurait fait vivre, et elle m'aurait laissé vivre, comme c'est normal quand on aime quelqu'un, elle aurait été contente pour moi comme j'ai j'aurais été content pour elle si elle avait été quelqu'un ou chaque fois que j'aurais réussi à lui faire plaisir.

Tout le monde m'a toujours méconnu. Jamais on ne m'a donné les moyens de vivre ni de partager.

(en rentrant le 26 au soir)

. . .

j'aurais été quelqu'un de super si l'on m'avait aimé, j'aurais été un compagnon mignon comme tout pour la femme qui aurait « su me prendre » - comme dirait D*****! – On aurait été heureux comme tout, et gais, et si elle aurait été triste je l'aurais consolée au lieu de se fermer et de se créer une morosité de reproches et de me faire fuir et de me persécuter et de persécuter les autres, on aurait eu confiance l'un en l'autre, si elle ne s'était pas entêté à foutre la merde, et j'aurais été à coté d'elle et jamais je ne l'aurais laissé tomber comme elle m'a laissé tomber, et je ne l'aurais jamais trahie, comme elle m'a trahi, et elle aurait été ma minou à moi, ma minou à moi,

celle dont la seule vue est une caresse pour les yeux

la seconde:

Sais-tu, D*****, tu es comme le pauvre hère qui avait trouvé une perle dans la boue et puis n'a pas su la découvrir l'a méconnue l'a dédaignée et jetée alors qu'elle aurait pu devenir ton trésor un trésor qui t'était offert, offert pour toi toute seule, tu es passé sans le savoir à coté tu as rejeté en le niant, ton bonheur.

Et en jetant la perle déjà fragile s'est dissoute en poussière gâchée elle aussi ; Voilà,

Et personne sans doute jamais ne le saura.

Qu'est-ce que j'ai souffert à cause de cette sale garce ! Le soir où j'ai trouvé sous ma porte un petit mot où en bonne-femme « moderne » elle me disait qu'elle ne voulait plus jamais me voir j'ai cru devenir fou, j'aurai pu tuer Cybèle de douleur.

Plusieurs fois en revenant de Lens en voiture j'ai pensé (en fait pas sérieusement, la preuve je ne l'ai pas fait) à me jeter sur une voiture venant en face.

Quant à sa saloperie de copine collègue en flicaillerie sociale, avec une mentalité immonde d'électeur à Sarkozy (qui n'existait pas encore à l'époque ! la mentalité si !) je ne peux penser à elle sans avoir envie de lui cracher dessus.

* Cybelle?

« J'eus longtemps pour amie fidèle et tendre un chien Une levrette brune au museau de gazelle Au poil ondé de soie, au cou de tourterelle A l'œil profond et doux comme un regard humain »

In Jean Prieur « L 'âme des animaux » page 58 (Ed Laffont)

Cybelle

C'était un lévrier afghan

Elle avait elle-aussi plein de surnoms, tels « Brontosaure lunaire » etc Je disais d'elle qu'elle « *avait les plus belles papattes du département* » (et encore c'est parce, comme toujours, que je me retenais avec prudence et crainte d'éxagérer, mais j'aurais bien dit : les plus belles de France !

A part ça il y a beaucoup à dire sur elle, sur la période, sur sa « disparition » et <u>qui</u>! (la seule personne qui avait pu voir qu'elle était attachée à l'extérieur)

Sur mon amour et mes regrets pour elle (Cybèle)

Ce sera pour plus tard

* Mes voyages?

Il y aurait bien sûr beaucoup à dire.

Je vais toujours en faire la liste :

1971 dans le midi à Coleyrac-St-Cirq Cassaigne et Montréal du Gers voir les cousins de maman.

1972 Angleterre-Ecosse jusqu'à Hawick avec maman

1973 Midi Marseille Agen Lourdes Pyrénées

puis Vosges Metz Strasbourg

1974 Est Metz Besançon

1978 Angleterre Ecosse

1979 Midi (aller par Limoges retour par *Le cévenol*) Lourdes

1980 Autriche

1981 Flaines seul

puis en sept 81 G-B Cornouailles avec papa cardiaque

1982 Flaines + Ménuires

puis à l'automne stage draînage à Pau + divers Lourdes

1983 avril : Algérie Tipasa

septembre : à Paris avec papa, vieilli et fatigué

1984 voyage Mouscron dunkerque au Carnaval dernier voyage.

en août stage de danse contemporaine en Corrèze pendant que papa était à l'hospice.

1985 stage randonnée équestre en Ardèche en août

1885 vu Marie-José à Paris

en juin Bretagne Marie-José suivi, par Roscoff, de Angleterre et Ecosse 1987 avril-mai en voiture (Fiat Panda rouge) en Bretagne, randonnée équestre Crozon, puis Marie-José. 1988 (rencontre D**** en mai) juin : seul en voiture France jusqu'à Porté-Puymorens et retour juillet Angleterre avec les Diéval 27 et 28 juin Amterdam avec D****** (annonce sur l'autoroute qu'elle voulait me faire un enfant, Grégoire) 15 août Rhénanie avec D***** automne: traversée vers Hull avec D***** 1989 Carnaval Bâle avec D***** printemps: Martinique avec D***** 1990 début décembre Winterreise à Hambourg 900 kms pour voir Maria Nicolini (l'épique retour sur autoroute bloquée par la neige) + voyages à Paris avec Isa etc voir Claude 1991 mars Hambourg été Pay-Bas Zutphen; été Allemagne Hanovre 1992 mai Bretagne MJC, pointe du Raz, Chambord, Mort de Claude 1993 Ecosse en voiture 1994 fév Egypte; été Bretagne pointe du Raz, Angers; août Slovaquie 1995 août Ardennes belges avec Marc HENRY (de Uccle, pas à pied!) 1996 fév Inde août Allemagne 1er voyage avec Jacqueline. 1997 août Suisse + Cantal avec JT 1998 mars: Lac du Der grues mobil-home août Hongrie nov: lac du Der grues 1999 mai Bouresse seul randonnée espéranto été re-Poitou avec JT nov pas de Der alors Ardennes vallée avec JT 2000 mai Ouzbékistan août Ecosse avec IT accident nov Lac du Der Colombey etc 2001 30 avril Pays-Bas pour lui montrer les tulipes, Pasporta-Servo juillet Doué la fontaine + Poitou Chauvigny (dans sa twingo) nov dernier voyage lac du Der grues mobil-home ...

La pluie pieds nus, la pluie rôdeuse d'avant l'aube

Marche sur les hangars et les troupeaux transis,

La fenêtre capture un vol d'oiseaux sauvages

Qui rament des forêts de bronze dans l'air gris. (Luc Bérimont)

mars 2002 : congrès SAT-amikaro Vigy, pays de « Kiel akvo de l'rivero »

2003 juillet début canicule : Oradea

2004 stage Plouezek (+plaque tombe MJC)

mars 2005 congrès « Boulogne 2005 » (appris sondage référendum durant le défilé dans les rues de Boulogne)

octobre 2005 Malaga congrès Andalousie Esperanto (et sa visite à lui chez moi ce fut les derniers jours de décembre 2006)

avril 2006 Croatie Brac avec amicale IA - Ivica Truto

en 2013 Thiers chez la veuve d'un cousin Wargniez découverte grâce à Internet. Chez Bernard Thomas et sa femme, frère de jacqueline. Passage sur la tombe de Claude

en 2014 congrés de SAT à Dinan

en 2015 à Lille Universala Kongreso

* Lumbroso?

Dans mon voyage en Inde (en février 1996, c'est la saison des brouillards matinaux en Inde, c'est aussi le moment de la saint valentin, qu'ils fêtent!) i'ai connu. parmi le groupe de voyageurs (c'était par Nouvelles Frontières) un vieux monsieur, chercheur (en chimie) en retraite, ex-chef de laboratoire à Jussieu (la fameuse université moderne près de la Seine et du Jardin des Plantes, qui m'avait tant frappée (et plu) la première fois que je l'avais vue), cardiaque, il prenait de la trinitrine, et j'ai bien eu peur qu'il ne meurt là dans la chambre d'hotel la première nuit. C'étaient tous des gens avec un niveau de vie très supérieur à moi, des snobs qui « faisaient » l'Inde après avoir hésité entre « faire » le Népal ou la Thaïlande! C'est là que j'ai élaboré la notion et la différence entre les gens « collectivistes » (comme le modèle type de la génération petite-bourgeoise actuelle dans les randonnée équestres, voyages organisés, stages, etc et les gens « sociables », deux attitudes généralement incompatibles!! Ainsi tous les membres du « groupe » (sauf Lumbroso) étaient tout à fait collectivistes, mais pas du tout sociables (c'étaient même des mufles et des égoïstes méprisants et glacés), tandis que lui (et moi!) c'était le contraire. Donc j'ai pas mal discuté avec lui, et il s'est épanché sur les misères de sa vie conjugale, et donc, comme j'avais commencé à dire, il était lui aussi d'un niveau de vie, tout à fait « autre » : comme je lui demandais s'il avait déjà été en Inde, il répondit « oh oui ! plusieurs fois! » - alors pourquoi avez-vous choisi d'y aller (bien sûr nous on se vouvoyait sociablement, tandis que la bande se tutoyait collectivistement (et insociablement!) « oh je m'ennuyais, et comme il faisait froid à Paris, je me suis dit, là j'aurai chaud »! Il connaissait des poèmes par cœur et il avait bon cœur ; les autres visitaient l'Inde mais semblait n'avoir aucune capacité de sympathie envers sa civilisation, et le critiquait derrière son dos, tandis que lui était en extase devant leur « gentillesse » , pauvre naïf!

Donc c'était en fait un juif, né en Tunisie je crois, et il a une fois raconté au groupe les démélés de gens de sa famille italienne durant la guerre, et comment – je ne sais plus – ils avait eu du mal à échapper, ou au contraire comment ils avaient fini dans les camps d'extermination.

Il m'a donné son adresse rue Lakanal à PARIS. Je suis allé le voir une fois avec Jacqueline (c'est cette fois que j'ai photographié Jacqueline au pied d'une statue d'homme nu, profitant de ce qu'elle se plaignait que « c'est toujours les femmes qu'on représente toutes nues et pas les hommes »).

Je ne pense pas qu'il soit encore en vie maintenant (il a encore vécu qq années après, sur internet j'ai retrouvé sa trace et les titres des livres de chimie qu'il avait écrit)

Donc sa famille c'étaient des juifs italiens. Or dans le livre de Curzio Malaparte « La Peau » (que d'ailleurs j'ai acheté à un bouquiniste sur les quai ce jour où nous sommes allé le voir !) il parle d'un de ses amis : Lumbroso (!) juif (!) qui est mort tué juste à la fin de la guerre au moment où il rentrait dans sa maison à Florence....

* Eliott?

Je l'ai eu en 1990, il était sans doute né en 1987 ou 1988, on ne l'a jamais su, c'était une estimation du vétérinaire,

Il est mort le 7 octobre 2001 (et je ne le savais pas encore mais ce n'était que le début de la fin, la fin de tout) il devait avoir quelque chose comme treize ans, c'est un bel âge pour un colley, il paraît qu'en général vers dix douze ans ils se paralysent de l'arrière- train, c'est ce qui lui est arrivé.

Il a été heureux (je l'espère) onze ans chez moi ...

Il a sans doute été élevé dans une maison où on l'a dressé à ne pas monter les escaliers (au début il était terrorisé à l'idée de monter un escalier, une inhibition très forte, même devant de la nourriture en en le tirant avec la laisse !). Puis, comme beaucoup il a du être abandonné en pleine campagne après l'avoir fait monter en voiture, quelqu'un est descendu et l'a abandonné quelque part près de Bapaume. Comment je sais ça ? Facile : la personne qui l'a recueilli l'a trouvé errant en pleine campagne vers Ervillers ; au début il était terrorisé (1) à l'idée de monter dans une voiture ; et en voiture, si jamais quelqu'un descendait de voiture il se mettait à pleurer de terreur.

(1) en fait il était souvent terrorisé, il était très trouillard ! le pauvre, qui avait peur d'un rien, s'il avait su ce que c'était que cette mort à laquelle il était condamné

Je l'ai eu à l'époque si pénible elle aussi après que D***** m'ai abandonné, et après qu'elle m'ai volé (avec l'aide du voisin galeux et mauvais-coucheur, je ne suis malheureusement parvenu à cette conclusion, pourtant évidente quand on réfléchit, que trop longtemps après) le chien qu'elle m'avait donné : Cybèle la si belle! toutounne lévrier afghan aux si belles pa-pattes, et qui m'aimait tant. D***** avait une gentille toutounne colley : Chimène, et de toutes façons j'ai toujours eu, et maintenant plus que jamais, une attirance toute spéciale pour les colleys, leur type de beauté, leur regard, leur caractère (qui me ressemble) je ne peux pas en apercevoir un sans dire oh! un beau toutou tout velu! J'ai cherché à en prendre un (automne 1990) ; j'en ai parlé à ma prof de piano (une de ces adultes d'un genre si fréquent, pleine de délicatesse et de politesse envers ses élèves adultes et si brutale envers ses élèves enfants : lâche avec les forts, sadique avec les faibles, ça se fait beaucoup) qui m'a donné l'adresse de cette femme d'Ervillers, qui recueillait les chiens et tenait un refuge privé. Jusqu'à ce que les calotins modernes l'aient sommée de ne pas tenir plus de vingt chiens et à conditions d'avoir toutes sortes d'équipement et de normes à respecter ; bref elle a du abandonner et les chiens ont sans doute été euthanasiés!...

Oui, il était très trouillard : passer sur un pont lui faisait peur, quand j'ai eu Poupounette la petite (deux kilos cinq) chatte persane et qu'elle a eu des petits, qui se sont mis à l'exemple de leur mère à lui cracher dessus il avait peur de ces minuscules « terreurs » et ne savait plus où se mettre ! je lui disais : pourtant tu pourrais n'en faire qu'une bouchée ! une fois alors qu'on était assis sur la balancelle et qu'il approchait Poupounette lui a craché dessus, eh bien il en a été tellement marqué qu'il ne voulait même plus approcher de la balancelle ! Aussi n'ai-je été pas plus étonné que ça qu'il ait pris en terreur les portes qui donnent accès au sous-sol, juste embêté et agacé, car pas moyen de le faire rentrer par-là, ni seulement de l'attirer : quand on essayait de l'attirer vers ces portes il se disait, pas bête ! qu'on essayait de le « rouler » et il foutait le camp dans la direction opposée !. Bon. Plus tard ça m'a rendu perplexe, car ce seuil couvert et un peu obscur qui menait à la porte du sous-sol c'est là qu'il est mort ... Certains parleraient de perception extrasensorielle.

Il avait un sourire. En effet si les chiens ont un museau et donc pas du tout la conformation des bouches humaines, certains ont cependant <u>des lèvres</u>: de chaque côte du museau, et des lèvres parfois aussi personnalisées que des lèvres humaines. Et c 'était son cas (et je crois de tous les colleys) il avait l'air de sourire. Mais ce qui est le plus émouvant c'est qu'il avait le même sourire, et ses lèvres avaient la même expression que, que celui de mon père (Albert Platteau 4/1/1907-4/12/1984). Même sur les photos de l'un et de l'autre cela peut encore un peu se reconnaître. Je le lui disais. Et je lui disais aussi qu'il avait « <u>une mine de sacristain battu</u> ».

Eliott, je lui disais: « Tu es mon frère », et puis « Entre mammifères on se

comprend ». Et aussi « Bonjour Monsieur » pour lui faire donner la patte et amuser les gens, et puis en lui serrant la patte, comme les chefs d'Etats : « Bonjour Monsieur, j'espère que cette rencontre raffermira les liens traditionnels d'amitié entre nos deux peuples »- eh oui! le peuple des gens comme moi et le peuple des colleys, entre qui existe une amitié traditionnelle. Les colleys ont un charme tout particulier bien à eux, qui m'enchante et me touche et m'amuse. Et même je ne peux pas apercevoir un colley sans sentir comme un coup au cœur, et m'exclamer : oh! un gros toutou tout velu!

Quand je lis dans les revues le descriptif du caractère des colleys je me dis : mais c'est moi tout craché ça !

Et ce chien qui m'aimait tant (il fallait le voir quand il faisait le « gros comité d'accueil », comme disait Jacqueline [le « petit comité d'accueil » c'était ma pauvre douce chatte persane noire aux poils longs, aux beaux grands purs et naïfs yeux d'or Poupounette ; elle aussi elle est morte, et Jacqueline aussi) je l'ai laissé mourir seul et désespéré : Pendant les longues heures, les nuits entières il aboyé dehors de peur alors qu'il se paralysait du train arrière et n'arrivait plus à se soulever, et souffrait sans doute aussi, je n'ai pas répondu (à part une ou deux courtes visites) à ses appels désespérés et restais couché dans la chambre du haut ou en mettant de la musique pour ne pas l'entendre. C'est tout ce que je faisais. Samedi Jacqueline est venu, il était couché au milieu de la pelouse sous la pluie sans pouvoir bouger, elle l'a mis (porté...) à l'abri un peu sous le cyprès, il a encore une fois remué la queue de plaisir en la voyant. Plus tard je l'ai porté seul sous cette fameuse entrée de sous-sol. Cette nuit il criait de douleur, je suis descendu le caresser, il s'est arrêté, puis a repris quand même, la souffrance étant trop forte. Je l'ai laissé et me suis couché au deuxième pour ne pas l'entendre... Le dimanche Jacqueline est revenue, elle est seule allé le voir, moi je n'avais pas osé; il vivait encore, nous avons mangé, elle a dit « de toutes façons on ne peut plus rien pour lui », vers la fin de notre repas on a entendu un court aboiement : (c'était sans doute là qu'il est mort, comme dans les histoires, car quand Jacqueline est redescendue le voir c'était fini. Plus tard on l'a mis mort et inexpressif dans le coffre de ma voiture (qui a senti le cadavre durant plusieurs semaines) pour le transporter à Monchy, où son père l'a enterré dans le bout de bois appartenant aux Thomas derrière la maison.

* Les promenades avec Jacqueline?



Le décors familier de nos promenades. Voilà ! on s'est retrouvé dans des endroits semblables à ça tant de fois ; où est Jacqueline ?

^{*} L'automne terrible qui a précédé

C'est début novembre 2001 que j'ai appris que marie-Josée était DÉCÉDÉE Eliott est mort le 7 octobre 2001

Poupounette est devenue aveugle d'un puis des deux yeux le 7 décembre.

* La mort de Jacqueline ?



Son chat Titus, qu'elle aimait tant, est mort comme elle dans ses bras d'une crise cardiaque à l'automne 2000.

Après son subit et incompréhensible, et décevant, éclat de jalousie à propos de mon correspondant espérantiste iranien, son incompréhension et son nombrilisme à l'époque de la disparition de Poupounette avait jeté un froid sur nos relations...

Le vendredi 22 au soir elle a appelé comme d'habitude, elle était très contrariée au sujet de ses collègues de Lycée, mais n'a <u>pas</u> expliqué ⁽¹⁾ pourquoi. (J'ai su plus tard par ses parents qu'elle avait du prendre un tranquillisant à cause de ça). Elle a ajouté « Ça va aller vite : je vais aller toute seule faire les waters et je serai tranquille. » Je lui ai même dit devant sa réaction devant des zizanies de bonnesfemmes : « Tu ne vas pas faire comme Isabelle ?! »

(1) A ses parents elle avait dit : une collègue lui a dit « méchamment » qu 'elle était toujours malade et donnait ainsi du boulot aux autres. Jacqueline a pris cette réflexion très à cœur. Ce peut être le facteur déclenchant selon le médecin. Il paraît que S***** le lendemain a dit à ses collègues : « vous avez vu ce que vous avez fait !? ». Et on peut présumer que le matin du 23 quand elle a du commencer à avoir mal elle a essayé le plus longtemps possible de continuer, de peur de devoir de nouveau prêter à la critique ...

J'ai du aussi lui parler du site Internet avec les locations de mobiles-homes en Bretagne **pour l'été prochain** Elle m'a demandé de lui réécrire (en français) la recette de gâteau iranien aux noix qu'elle m'avait déjà fait et qu'elle ne retrouvait plus. Et puis elle m'a quitté en disant qu'il fallait qu'elle regarde une émission à la télévision avec Lizarazou (le footballeur) en ajoutant d'une voix gourmande et heureuse « parce que je l'aime bien moi Lizarazou. » **et on s'est dit « au revoir »**

Lors de <u>sa dernière visite</u> chez moi où j'ai essayé de lui faire voir (sur DVD) le film « Liste d'attente » , ou le puzzle érotique que la collègue m'avait gentiment copié sur disquette à l'IA. Rien ne l'intéressait : seulement changer l'eau des poissons. - Samedi en descendant écrire à Gader (1^{ère} chose que j'ai faite) j'ai <u>vu, là, son aquarium</u>, ... et en donnant à manger aux poissons j'ai éclaté en sanglots. Lors de sa dernière visite chez moi à force d'insister elle avait obtenue que je la conduise à la fourrière municipale (avec Bandit ! bien sûr) où on est entré (ils n'ont pas laissé entrer Bandit)

municipale (avec Bandit! bien sûr) où on est entré (ils n'ont pas laissé entrer Bandit) et où elle a regardé les chiens. Je m'étais arrêté devant les boxes des chats et dans les jours qui suivirent je m'étais pour diverses raisons résolu à y retourner

Donc Samedi 23, la fourrière d'Arras n'ouvrait qu'à 1 h. (J'ai d'abords tapé dans l'ordinateur une vingtaines de traductions de citations en E-o en plus.) En attendant

je suis passé faire des courses à Mammouth + Leroy-Merlin acheter une ampoule en tube fluorescent ; Là j'y ai vu un nouvel aménagement de rayon rideaux ; des double-rideaux tout faits pendaient au plafond, magnifiques, un grand choix et certainement des qui se seraient accordé avec son nouveau séjour. prendre l'un d'eux. Et je suis reparti en me disant « il faut que je me dépêche de l'appeler dès qu'elle sera rentrée, du travail pour lui dire ça » et je m'étais résolu à lui payer des double-rideaux. En rentrant j'ai acheté Place Verlaine le journal du jour entre autre pour qu'il serve de souvenir : ce serait le jour où mon nouveau chat serait arrivé à la maison

Une fois arrivé, pressé comme tout (encore une fois!....) car l'heure d'ouverture de la fourrière approchait et j'avais encore plein de choses à faire (entre-autres manger, à toute vitesse comme d'habitude) j'étais en train d'essayer de visser cette fameuse lampe quand le téléphone a sonné. Je me suis dit : « Ça y est! Voilà encore le téléphone qui s'xcite! c'est déjà Jacqueline Qu'est-ce qu'elle nous embête! [qu'est-ce que je préfèrerais être encore embêté par elle plutôt que comme ça ...] Et j'ai entendu la voix de son père, là je me suis dit « il y a quelque chose qui ne va pas. » Mais je ne pensais pas à une chose pareille.

Cette nuit là à 5 h du matin elle a appelé ses parents disant qu'elle ne se sentait pas bien, et elle sentait une barre à la poitrine. Ils sont allés la chercher (+Bandit). Une fois arrivée chez ses parents et couchée sur son habituel lit de camp au fond de l'alcove du salon elle s'est tout de suite senti <u>rassurée</u> (c'était toujours comme ça, Monchy c'était le hâvre, le nid.) et elle s'est rendormie, à 7 heures et demie elle s'est réveillée apparemment fraîche et dispos. Son père l'a conduite au Lycée et il l'a vue (la dernière fois) partir vers son travail d'un pas vif.

Au Lycée ils l'ont finalement mise au bâtiment F, elle a dit « ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ils changent tout le temps. À 10 h elle a parlé à Mme Lemaire : elle allait encore bien.

Elle s'est remise à avoir mal à la poitrine (tu vois, c'étais à 5 heures qu'il aurait fallu appeler les urgences - mais elle, ils, avait tellement l'habitude de ses petits malaises et elle ne pensait pas à un infarctus,) Elle a essayé de continuer à travailler quand même (peut-être à cause de la réflexion de ses collègues...). Puis ça s'est tellement aggravé que quelqu'un l'a ramenée à Monchy (sans doute à sa demande). En cours de route il a du à deux reprises s'arrêter car les cahots de la route lui faisaient trop mal. Arrivée là, à 11 h elle a encore pu marcher depuis la voiture jusque sur la banquette de la salle à manger. Elle a dit à sa mère « Je crois que je vais vomir. Apporte-moi le bassin » (ce n'était pas la première fois que ce genre de chose lui arrivait),

il y a eu aussi : « donne-moi un morceau de sucre » - tu veux de l'eau avec ? » - « non, non » et puis : - « Tu as mal ? » - ah oui ! »

puis « Je crois que je vais aller sur mon lit ».Sa mère alors l'a quittée en disant « je crois qu'il manque un oreiller, je vais aller t'en mettre un. » Là elle a entendu un bruit, est revenue : Jacqueline était tombée de la banquette. Sa mère a appelé « Jacqueline ! » elle n'a pas répondu, elle était déjà inconsciente et elle râlait. Sa mère a appelé Jean, son père, qui était dans la cour, ils l'ont soulevée pour la mettre sur la banquette et elle est morte dans les bras de son père. Entre-temps on avait appelé Régnoux qui a dit « appelez les pompiers et je vais envoyer Dominique » (le jeune médecin qu'elle avait connu enfant, frère de la grande infirmière à la mine de joyeuse luronne, qui est venue apporter à manger à Jean et Micheline, à 2 reprises.) Quand Dominique est venu son père a dit : « il est trop tard ».

La nuit du 23 au 24 j'ai dormi, après avoir regardé à la télévision un reportage sur le carnaval, dont celui de Bâle où je voulais toujours l'emmener + des cadavres de Cimabue + un TB film sur la Bulgarie de Ottar Iosselani.

Dimanche Jean THOMAS est venu me chercher (car entre-temps je me suis aperçu que la pompe à eau de ma voiture était fichue, - les problèmes que je sentais sur ma voiture le samedi d'avant m'obsédait et Jacqueline s'en foutait, aussi l'ambiance était lourde et mauvaise et elle est repartie aussitôt en revenant de la fourrière -) et m'a emmené à Monchy. Je croyais la voir tout au fond sur sa couchette habituelle : mais elle était là <u>dès l'entrée</u>, dans la <u>mise en scène</u> morbide et de mauvais goût des Pompes Funèbres.

Je suis resté toute la journée. Au milieu du défilé. Ça faisait du bien. On la voyait depuis la salle de séjour/salle à manger à travers la fenêtre donnant sur la vérandah/entrée.

On aurait dit qu'elle venait de s'allonger pour faire sa sieste, et que sa poitrine

allait se soulever.

Passé la nuit sur ce fameux lit de camp à elle (et où on l'avait d'abord transportée avant l'arrivée des pompes funèbres) sans même être vraiment émotionné, et il était confortable. Par contre la première fois où revenant des WC je me suis agenouillé devant son lit j'ai explosé « ma chérie! Ma pauvre petite bête! Pauvre petite bête!

Pendant que j'essuyais la vaisselle tandis que les autres étaient tous partis ailleurs je suis quand même allé jusque Jacqueline et touché sa main. J'ai embrassé ses lèvres qui étaient si douces quand on s'embrasait en se quittant (hélas ça s'arrêtait là!): c'était froid et dur.

La nuit du 24 au 25 je n'ai pas du tout dormi, j'ai beaucoup agité mes jambes car j'ai découvert que c'était parce que je faisait plus ça que j'attrape mal à la tête la nuit. Je m'étais résolu de me lever ½ h avant les autres pour aller la voir une nouvelle fois de près. Mais ils m'ont devancés.

Le 23 au soir Micheline au téléphone m'a dit « on verra demain aujourd'hui on est KO » j'ai dit « oui , c'est le mot » le 24 les premiers mots de Jean une fois rentré silencieusement ont été : « C'est 2 vies <u>foutues</u> : la votre et la notre. Et on s'est embrassés en pleurant.

A un autre moment il a dit « ç'aura été les 10 meilleures années de sa vie » Il a dit aussi : on a l'impression qu'elle va se lever ; on a l'impression de vivre un cauchemar. Exact. Et dire que maintenant on en est à ce que sa mère rentre dans sa maison $\underline{\text{vide}}$ pour fouiller dans ses papiers (à la recherche de son livret de famille). J'y étais : voir sa maison, $\underline{\text{sa}}$ maison, telle $\underline{\text{qu'elle l'avait laissé quelque heures plus tôt}}$ et qui l'attendait et savoir.

Son frère avait l'air vraiment touché

(mais ça n'a duré que 24 heures, ces enseignants ! élevés à la Secte des Adorateurs de la Mort et « think positive » ça fait son « travail de deuil » comme ils aiment si bien dire ! et puis basta)

• L'Inspection Académique ?

Quand, à la rentrée (scolaire, de septembre en septembre, ils vivent à ce rythme là forcément, nous à l'ONIC on vivait aussi suivant un rythme spécial : celui des années céréalières de juillet en juillet) 1987, j'ai changé d'administration, de l'ONIC (voir plus haut) à l'Inspection Académique

etc, à remplir



Juin 1996, fin du bureau C1, je suis debout à gauche, j'ai fait fonction de chef de bureau durant les trois derniers mois. Au premier plan Laurence, derrière elle « JC »

(Jean-Claude). Les dossiers sont les dossiers des enseignants du 2^{nd} degré qu'on payait. C'était le bon temps.



Mon bureau en octobre 1999, la personne en face était alors Maryse Derycke qui s'occupait des intervenants ELVE.

*L'orvet?

j'en ai tué un dans mon jardin à l'automne 2007, cruellement, bêtement, comme un con d'électeur sarkozyste. Ce n'est qu'après que j'ai vérifié que ce n'était pas un serpent mais un inoffensif orvet, qui ne demandait qu'à vivre, deux orvets, qui vivaient là. Je me suis même acharné et coupé en plusieurs morceaux à la bêche, car je le voyais encore remuer, jusqu'à ce que les morceaux ne bougent plus ... et pareil un moment après à un autre, deux orvets, c'était un couple!

. . . .

ces reptiles sont-ils conscients?



Décembre 2010, dernière année.

* Mon départ en retraite ?

LE 6 JUILLET 2011 est le dernier jour où j'ai travaillé à l'IA (retraite) La veille 5/7/2011 en partant, on était seuls, M.D., la chargée de mission, m'a dit aurevoir, puis a ajouté "alors je ne vous revois plus ? vous repasserez à l'IA ? j'ai

répondu "à l'IA oui" Elle a compris. Et j'ai mis les points sur les i : à l'IA oui au bureau non. Elle a alors répondu - Je sais, ne croyez pas que je ne me suis pas rendu compte, je lui ai dit « merci de vous être rendu compte », et que c'était bien triste de finir comme ça que c'était "le jour et la nuit" comparé aux années précédentes, etc. Ca m'a fait du bien d'entendre ça d'elle. Le 6 je n'ai presque rien fait comme travail; le pavement des animations pédagogiques 2011 est presque fini et Laurence (contractuelle précaire sous contrat de droit privé ...) aura fini peut-être même ce soir, et les 2010 sont finies. à midi je suis allé acheter des médicaments plus restaurant polonais. J'ai attendu l'après-midi, comme j'ai croisé Bernadette Pouchain (ex-du bureau qui avait demandé sa mutation, sans doute à cause de sa soudaine dispute avec Catherine) et je lui ai parlé, j'ai placé le fait que c'était à cause de l'ambiance si mauvaise. Je n'ai pas trouvé Patricia Flippe (mercredi a-m). Je suis allé voir Serge de la "repro" qui as dit "hé ben tu m'en bouche un coin !" et je lui ai aussi expliqué pour l'ambiance. J'ai fais plusieurs fois l'aller-retour avec le bureau par les escaliers (ascenseur en réparation) J'ai pointé mon regard dans le bureau de Nicole et on a parlé aussi (entre autres de mes chats) et elle m'a fait la bise, la première fois de sa vie, puis je suis passé dans le bureau DGF et parlé avec Jean-Claude (à qui j'ai rappelé ma première année dans le bureau empesté de tabac avec les filles qui allaient avec lui à Catherinette et l'appelaient (gentiment) "J-C saleté" et avec la dame à côté de lui (je ne sais pas son nom), il va travailler encore 3 ans. Puis j'ai réessayé Philippe Deruy (il va travailler encore 1 an, son fils est ingénieur, je ne savais pas !), je lui ai expliqué aussi, et lui ai dit qu'il n'y aurai malheureusement pas de "pot" ce serait trop hypocrite, que je passe dire adieu à ceux dont j'ai gardé un bon souvenir (1); il m'a demandé ce que j'allais faire car devant la retraite il "a les boules". (1) tiens il est remarquable que ce sont quasiment tous des hommes, sauf Nicole. (mais justement elle n'a peut-être pas le même caractère que les autres). retourné dans le bureau. À 4 heures j'ai dit « bon courage » à la contractuelle précaire sous contrat de droit privé qui était en face de moi, et j'ai profité que C***** discutait avec la "copine" pas encore partie (la grosse M******) pour filer, j'ai répondu froidement "merci" en filant sans les regarder.

18/7/2011 Il ne m'a fallu qu'un intermède de 33 ans de travail salarié avant de reprendre ma vie libre. C'est fini. Voilà c'est qu'un moment à passer, c'est fou!

comme des vacances, un stage. c'est fou

1999 j'apprends l'espéranto

2003 la terrible canicule, le voyage en Roumanie, Irina Nagy

2004 Plouezec, la tombe de M-J C

2005 création de mon blog; Boulonjo 2005, réferendum, Mme Delfanti oct 2005 congrès Malaga; avr 2006 Croatie fin décembre 2006 visite Angel

mon chat Noël-Noël : déc 2007 à jan 2011 (disparu); il me léchait les cheveux sur mon oreiller

2008-2010 : 2 années avec Bernard Desbiens.

Ces années-là et la suivante tous les problèmes dus au cafouillage du logiciel CHORUS – (2009 fut l'année du scandale du vaccin H1N1)

2010 : 3 mois avec ma fracture cheville, traitement contre la phlébite, achat de l'ordinateur portable

2011 : année de la lamentable ambiance dans le bureau à cause de C****** L*****, mon départ en retraite. Mort de mon oncle Gérard; héritage de plein de fric.

2012 : année des travaux et grosses dépenses (jardin, maison rue N. Trannin); des 4 (+2 !) bandes dessinées de J-P Petit et l'Achille Talon. Adhésion à l'UPR.

2015: adhésion à SAT

2016 : début problèmes tension + cholestérol, rencontre famille Colpaert. Publication de 3 livres, traduits par moi chez MAS-eldonoj (2016 année du scandale Linky)